

LETTRES,

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR,

Depuis MDCCXLVI jusqu'à MDCCLI,

inclusivement.

TOME III.

3-4

A LONDRES,

Chez G. OWEN, Fleet-Strett; & T. CADELL,

dans le Strand. M. DCC. LXXIV.

1774

111-2

Fr1307.5.6 T T G.L.

Harvard College Library
Bowie Collection
Gift of
Mrs. E. D. Brandegee
Nov. 9, 1908.

AVERTISSEMENT.

LE lecteur éclairé reconnoîtra bientôt dans les lettres suivantes, le même esprit, le même cœur, & la même main; qui l'ont déjà charmé.

Celles-ci ne sont parvenues à l'éditeur qu'après la publication des autres. Les inopinées ne lui ont pas paru moins dignes de ses soins: le monde ne les verra peut-être pas avec moins de plaisir.

AVERTISSEMENT.

On y trouvera les six premières années de Madame de POMPADOUR aussi brillantes que le reste de son regne, & les commencemens convenables à la suite d'un si célèbre caractère.

Si le recueil précédent s'est si bien légitimé, celui ne fauroit être mal recevable, qui commence à la fois &acheve la correspondance épistolaire de la marquise.

TABLE

TABLE

LETTRE I.

*A mr. BRIGDE, valet de chambre du
roi, 1746. - - -* Page 1

LETTRE II.

A mr. BINET, 1746. - - - 4

LETTRE III.

Au maréchal de SAXE, Septembre, 1746

LETTRE IV.

A la comtesse de BRE'ZE', 1746. 9

LETTRE V.

*A mr. VAN HOY, ambassadeur d'Hol-
lande en France, Avril, 1747.* 11

TOM. III.

*

T A B L E.

L E T T R E VI.

A la marquise de SAUSSAY, Avril, 1747.

Page 1

L E T T R E VII.

Au duc de BOUFLERS, 1747.

L E T T R E VIII.

A la marquise de FONTENAILLES.

L E T T R E IX.

Au maréchal de BELLISLE, 1747.

L E T T R E X.

A la marquise de BLAGNI.

L E T T R E XI.

Au maréchal de SAXE 1747.

L E T T R E XII.

Au comte de LOWENDAL, 1747.

L E T T R E XIII.

A la comtesse de BRE'ZE'.

T A B L E
L E T T R E X I V.

maréchal de SAXE, 1747. Page 42.

L E T T R E X V.

A la duchesse de DURAS. 46

L E T T R E X VI.

Mr. d'ARGENSON, 1747. 49

L E T T R E X VII.

Mlle. ALEXANDRINE, 1747. 52

L E T T R E X VIII.

A la comtesse de NOAILLES, 1747. 53

L E T T R E X X I X.

Au marquis de LUSACE. 57

L E T T R E X X .

A la marquise du CHATELET. 58

L E T T R E X X I .

Au duc de BOUFLERS, 1747. 60

L E T T R E X X I I .

A la comtesse de BRE'ZE. 63

* 2.

TABLE.	
LETTRE XXIII.	
<i>Au maréchal de BELLISLE, 1747.</i>	
Page 66	
LETTRE XXIV.	
<i>Au chevalier de SADE, 1747,</i>	
LETTRE XXV.	
<i>Au comte de MAUREPAS, 1747.</i>	7
LETTRE XXVI.	
<i>A la marquise du SAUSSAI.</i>	7
LETTRE XXVII.	
<i>A la même, 1747.</i>	7
LETTRE XXVIII.	
<i>A mr. D'ARGENSON. 1747.</i>	8
LETTRE XXIX.	
<i>A la comtesse de NOAILLES, 1748.</i>	8
LETTRE XXX.	
<i>Au comte d'ARGENSON, 1748.</i>	8
LETTRE XXXI.	
<i>A mr de CHEVERT, lieutenant général.</i>	9

TABLE.

LETTRE XXXII.

747 *comte d'ARGENSON.* 1748. Page
ge 66 93

LETTRE XXXIII.

mme. ALEXANDRINE. 1748. 95

LETTRE XXXIV.

madame l'abbesse de s. ANTOINE,
1748. 97

LETTRE XXXV.

la marquise du SAUSSAI, 1748.
100

LETTRE XXXVI.

la duchesse de DURAS, 1748. 102

LETTRE XXXVII.

la marquise de FONTENAILLES,
1748. 106

* 3

TABLE.

LETTRE XXXVIII.

A la comtesse de BRE'ZE', 1748.

Page 110

LETTRE XXXIX.

A la même, 1748.

113

LETTRE XL.

A la duchesse d'ETRE'ES.

115

LETTRE XLI.

Auduc de NIVERNOIS 1749.

117

LETTRE XLII.

Au Comte de FRISE, 1750.

122

LETTRE XLIII.

A mr. de la BEAUSSIERE, 1749.

124

LETTRE LXIV.

A la duchesse d'ETRE'ES, 1750.

126

T A B L E.

LETTRE XLV.

A la même, Page 128

LETTRE XLVI.

Amadame de la POUPLINIERE, 132

LETTRE XLVII.

A mr. CAMPBEL. 135

LETTRE XLVIII.

A mr. de PUISSIEUX, ministre d'état,
1750. 138

LETTRE XLIX.

A la comtesse de NOAILLES. 142

LETTRE L.

A la même. 144

LETTRE LI.

A la duchesse d'ETRE'ES, 147

T A B L E.

LETTRE LII.

Au marquis de ST. CONTEST. 1750.

Page 150

LETTRE LIII.

Au comte d'ALBEMARLE, 1750.

152

LETTRE LIV.

*Au marquis de ST. CONTEST, ministre
d'état.* 156

LETTRE LV.

*A mr. de PAULMI, ministre d'état,
1750.* 160

LETTRE LVI.

A la comtesse de BRE'ZE'. 163

T A B L E.

LETTRE LVII.

Au marquis de VANDIERE, 1750.

Page 165

LETTRE LVIII.

Au duc de MIREPOIX, 1751. 168.

LETTRE LIX.

Au marquis de ST. CONTEST, 1751.

172

LETTRE LX.

Au duc de NIVERNOIS, ambassadeur

à Rome, 1751. 178

LETTRE LXI.

A mr. de MONTESQUIEU, 1751.

181

T A B L E.

LETTRE LXII.

Au marquis de ST. CONTEST, 1751.

Page 187

LETTRE LXIII.

*Au comte de MAUREPAS, ministre de
la marine, 1751.* 189

LETTRE LXIV.

A la comtesse de NOAILLES, 1751. 192

LETTRE LXV.

A la duchesse d'ETRE'ES, 1751. 196

LETTRE LXVI.

Au duc de MIREPOIX, 1752. 199

LETTRE LXVII.

Au duc de RICHELIEU, 1752. 203

TABLE.

LETTRE LXVIII.

Au même, 1752. Page 205

LETTRE LXIX.

A la duchesse de BOUFLERS, 1752. 206

LETTRE LXX.

A la marquise de BLAGNI, 1752. 209

LETTRE LXXI.

A la même 1752. 213

LETTRE LXXII.

Amr. ROUILLE', ministre d'état, 1752
217

LETTRE LXXIII.

Au même. 220

LETTRE LXXIV.

A la comtesse de NAVAILLES. 223

T A B L E.

L E T T R E LXXV.

*Au marquis de CURSAI, commandant
en Corse, 1752.* Page 227

L E T T R E LXXVI.

*A mr. de MACHAULT, contrôleur géné-
ral, 1752.* 231

L E T T R E LXXVII.

A mr. ROUILLE, 1752. 233

L E T T R E

(1)

L E T T R E I.

Amr. BRIDGE, valet de chambre
du roi.*

1746.

JE vous remercie, mon cher Bridge, de tous les soins que vous vous donnez pour moi. Votre place auprès du roi vous met en état de me servir, & je compte sur la tendre amitié que vous m'avez promise. Mais cette singuliere affaire de l'ambition demande un profond secret : il faut que le plan, s'il vient à réussir, paroisse seulement un effet du hazard. Le roi me vit hier, & m'observa en passant : il apperçut mon trouble ;

T O M. III.

A mais

*Un irlandois.

mais il n'a pas encore vos yeux, & je ne fais quand il les aura. Il est continuellement assiégé de femmes qui ont de la beauté, mais qui n'ont pas mon cœur : hélas ! que ne le connaît-il ce cœur ?

On dit que Madame de Mailli s'est faite dévote. Elle est actuellement sous la direction du pere de la Valette, général de l'oratoire. Hélas ! qu'elle est heureuse, si elle est réellement guérie de sa passion ! Heureux les indifférens ! on dit qu'elle alla l'autre jour au sermon à Notre-Dame : mais comme elle venoit un peu tard, elle fut obligée de déranger quelques personnes avant d'arriver à son siege. Un brutal qui étoit

là

&
n-
qui
pas
n-

illi-
le-
e la
Hé-
est
eu-
elle
re-
un
ran-
rri-
toit
là

là, se mit à crier tout haut : *Eh, voi-
là bien du bruit pour une P...* La com-
tesse se tourna vers lui, & lui dit
avec beaucoup de douceur ; *Mon-
sieur, puisque vous me connoissez si bien,
faites-moi la grace de prier Dieu pour
moi.* Voilà en vérité une femme bien
respectable. Si ma foiblesse, ou mon
étoile, me fait commettre les mêmes
fautes, j'espere qu'à la fin je m'en
repentirai comme elle. Adieu, mon-
sieur, venez demain me voir : j'ai
beaucoup de choses à vous dire,
& beaucoup plus à vous cacher.

L E T T R E II.

A mr. BINET.

1746.

JE suis bien étonnée de ne pas recevoir des nouvelles de Bridge : peut-être n'en a-t-il que de mauvaises à m'apprendre, & vous voulez tous deux ménager ma foiblesse. Je suis presque prête à pleurer sur ma folie : mais je ne faurois encore m'en repentir. Qu'est-ce que dit le roi ? Parle-t-il de moi ? N'a-t-il pas envie de me voir ? A-t-il quelque estime pour votre cousine ? De grace, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Hélas ! je commence à sentir que l'ambition est le plus grand des supplices, surtout dans le cœur d'une

(5)

d'une femme. Je veux vous consulter sur une nouvelle tentative qui m'est venue dans l'esprit ; & j'aurai besoin de vous , aussi bien que de l'officieux duc , qui continue à me soutenir hardiment que le grand seigneur en tient. Je vous attends tous deux. Ma petite Alexandrine vous embrasse de tout son cœur : j'espere qu'elle sera plus sage & plus heureuse que sa mere. Je vous embrasse , mon cher cousin ; ne manquez pas de venir.

LETTRE III.

Au maréchal de SAXE.

Septembre, 1746.

VOUS êtes toujours malade , & vous battez toujours le duc de

A 3 Cum-

Cumberland : c'est à la fois pour vos amis un sujet de douleur & de joie. Les petites ames diroient , moins de gloire & plus de santé ; mais la vôtre n'est pas de ce nombre.

Il y a ici des grandes plaintes au sujet des entrepreneurs des vivres : ces hommes avides vont à la guerre , non pas pour y acquérir de l'honneur , mais pour acquérir des richesses : ce sont des sangsues. Vous faites très-bien de les réprimer.

On m'a rapporté une petite anecdote qui vous concerne ; & vous méritez bien de la savoir , si vous ne la savez déjà. Après la bataille de Rocoux , le chevalier d'Aubeterre parut frap-

frappé de la bonne mine , & de l'air
 guerrier d'un prisonnier anglois , &
 lui dit : *Je crois que s'il y avoit eu cin-
 quante mille hommes comme toi dans l'ar-
 mée ennemie , nous aurions eu de la pei-
 ne à la battre.* Le soldat reprit vive-
 ment : *Nous avions assez d'hommes
 comme moi , mais il nous en manquoit un
 comme le maréchal de Saxe.* Il y avoit
 dans cette réponse beaucoup d'esprit
 & de vérité. Le duc de Cumberland
 est auprès de vous ce qu'étoit le pau-
 vre maréchal de Villeroi vis-à-vis du
 terrible Malboroug , un pigmée qui
 veut faire face à un géant. Au reste ,
 on dit que c'est un prince généreux
 & magnanime , quoiqu'il se soit des-
 honoré à l'affaire de Culloden , en

massacrant sans pitié deux mille * montagnards qui demandoient la vie à genoux : mais personne ne dispute-ra que ce ne soit un mauvais général. Quant à sa victoire sur les écossois, ceux-ci, quoique vaincus, ont acquis plus de gloire que lui : vingt-mille hommes en devoient naturelle-ment battre cinq : il n'y a pas là de prodige.

On croit que le siège de cette pla-ce que vous attaquez sera difficile : mais y a-t-il rien de difficile pour vous ? Faites vite cette conquête en dépit de nos politiques, & puis ve-nez chanter le *Te Deum* avec nous.

Vous

* Il faut qu'il y ait de l'exagération.

Vous verrez l'église de Notre-Dame ornée de vos trophées : on peut justement vous en appeler le *tapissier*, comme on le disoit du duc de Luxembourg. Adieu, Mars ; tout le monde vous aime & vous désire.

L E T T R E I V.

A la comtesse de BRE'ZE' 1746.

VOUS me faites rire avec votre gros hollandais ; il est gauche & lourd suivant l'usage de son pays. Je fais qu'il est assommant ; cependant il faut le souffrir parce qu'il est de nos amis : si vous voulez que vos connaissances soient parfaites, cherchez-en parmi les anges. L'ambassadeur Van Hoy est un tout autre hom-

A 5 me ;

me ; il a du mérite , & vous avez raison de l'estimer : il est même quelquefois agréable & piquant , comme vous allez voir.

Le marquis de Fontaine l'invita à souper mardi dernier : au dessert , voilà un gros fromage d'Hollande qui paroît sur la table , & Fontaine lui dit , mr. l'ambassadeur , *c'est du fruit de votre pays.* A ces mots Van Hoy se leve brusquement , met la main dans sa poche , & jette sur la table une poignée de ducats en disant , *en voilà aussi.*

Si vous allez au Val de Grace , je vous prie de faire bien des amitiés pour moi à madame de Sennaterre. Hélas ! elle a choisi la meilleure part :

le

le monde ne méritoit pas le cœur que Dieu lui a donné. Sa jeunesse & ses charmes lui ont d'abord attiré une foule d'adorateurs ; à présent elle veut être sainte : voilà le diable pris pour dupe. N'avez-vous pas aussi quelque envie de devenir sainte, ma chère comtesse ? Faites comme il vous plaira : mais aimez-moi toujours.

LETTRE V.

*A mr. VAN HOY, ambassadeur d'Hol-
lande en France. Avril, 1747.*

CE n'est pas à moi, mais au ministre, que votre excellence aurait dû écrire & se plaindre. Cependant je vous suis obligée de votre confiance, & je tâcherai de la mériter.

A 6 Vous

Vous savez que, dès le commencement de la guerre, le roi n'a jamais demandé autre chose à votre république que d'être neutre dans cette grande querelle des principales puissances d'Europe ; & il a offert de remettre entre vos mains la ville de Dunkerque pour garant de sa parole. Mais les Etats ont constamment méprisé ses prières & ses offres : ils ont fourni aux ennemis de la France des secours de toute espece sous prétexte de leur alliance avec l'Angleterre & la cour de Vienne ; ils ont même mis une armée sur pied, que les françois ont pris la liberté de battre assez souvent, quoiqu'à regret. Vous pouvez compter que dans tous les temps la politi-

litique de France sera d'exiger la neutralité des Sept Provinces : c'est son intérêt, c'est aussi le vôtre.

Vous vous plaignez aujourd'hui que le brave Maurice soit entré sur votre territoire, & qu'il prenne vos villes. Cette démarche me paroît juste & nécessaire : on vous a prié d'être neutres ; vous ne l'avez pas voulu ; il faut donc vous y forcer : nous vous en demandons pardon.

Vous dites que les Hollandois se feront toujours une gloire d'être les amis de la France : cela peut être, & c'est ce que nous voulons. Mais qu'ils aient donc la complaisance de nous en donner des preuves. Les amis ne se battent pas : cependant le maréchal,

de

de Saxe a été obligé de vous battre : permettez-nous de douter de votre sincérité.

Pour vous en particulier , mr. l'ambassadeur , le roi a pour vous toute l'estime que vous méritez. Vous condamnez peut-être en secret l'obstination de vos maîtres. Quoi qu'il arrive , vous aurez la gloire d'avoir rempli votre ministere , finon avec succès , du moins avec beaucoup de sagesse.

Je suis , &c.

LETTRE VI.

A la marquise du SAUSSAY.

Avril 1747.

LES nouvelles d'Hollande donnent ici beaucoup d'occupations: je prévois que la France sera forcée de prendre le pays de ces *veaux d'or* pour les rendre sages.

Notre ami du Thiel m'a envoyé les particularités de la mort du pauvre lord Lovat: on ne fauroit mourir avec plus de courage: aussi étoit-il écossois; ces gens-là savent se battre & mourir. Une heure avant son exécution il a déjeûné avec grand appétit, & plaisanté ses bourreaux, il est monté sur l'échafaud aussi gai-
ment

ment que s'il étoit allé à une fête, a reçu le coup fatal sans faire paroître la moindre frayeur. Voilà donc tous les amis du prince Edouard qui sont tous sacrifiés, l'un après l'autre les anglois ne savent pas pardonner. Je trouve que la France a très-mal fait en fesant révolter ces braves gens & plus mal fait encore en les abandonnant à la vengeance d'un ennemi implacable : il ne faut pas ainsi jouer de la vie des hommes.

Les desseins que vous m'avez envoyés sont charmans ; la déesse Flore elle-même conduisoit sans doute votre belle main en les fesant. Je les montre à tout le monde ; on les admire, & je suis contente. Mais je vous prie,

ma chere amie , de ménager vos beaux yeux : le dessein ne doit être qu'un amusement ; n'en faites pas une occupation , &c.

LETTRE VII.

Au duc de BOUFLERS. 1747.

VOUS connoissez , mr. le duc , toute mon estime pour vous : il s'est présenté une occasion de vous en donner une petite preuve , & je ne l'ai pas laissée échapper. Le roi vous a nommé pour aller commander à Genes , que les autrichiens menacent de nouveau , mais qu'ils menaceront inutilement lorsque la république vous aura pour son défenseur : ces pauvres pantalons disent qu'ils ne sauroient se défendre eux-mêmes.

Ce-

Cependant la révolution singulière, par laquelle les génois ont recouvré leur liberté & chassé leurs tyrans, sera admirée dans l'histoire, & l'on voit avec surprise que dans l'état d'humiliation où se trouve actuellement l'Italie, il reste encore quelques étincelles de ce beau feu qui animoit les anciens romains : allez l'entretenir.

Les génois sont des amis utiles dans la présente crise des affaires ; ils ont frayé le chemin de l'Italie à Dom Philippe ; ils y ont assuré le pouvoir de la maison de Bourbon, ne les exposons pas à s'en repentir. La France est d'ailleurs leur alliée naturelle, & ils le sentent bien. Les empereurs, qui se qualifient de successeurs des Cé-

fars

sars, prétendent en vertu de ce titre chimérique au domaine de chaque état d'Italie, dont ils puissent s'emparer, & qu'ils regardent comme fief du saint empire. En conséquence les princes d'Italie, qui ont continuellement besoin de protecteurs n'en peuvent point avoir de plus sûr, ni de plus puissant que la maison de Bourbon.

Cependant vous verrez bientôt que les génois sont turbulens, inquiets & factieux : c'est pour cela que j'ai conseillé au roi de leur envoyer un homme qui fût à la fois bon officier, & judicieux politique, capable de conseiller les esprits du peuple le plus intractable de la terre. Louis XI. les connoissoit bien ; ils lui envoyèrent un

un jour des députés pour lui offrir la souveraineté de leur république. *Vous vous donnez à moi*, dit ce prince, & *moi je vous donne au diable*. Pour vous monsieur, ne les donnez pas au diable ; mais allez les sauver par reconnaissance, & pour l'intérêt de votre patrie. Je vous verrai avant votre départ, & ne vous souhaitez pas les talens & le courage nécessaires pour réussir : vous avez tout cela ; mais vous aurez besoin de patience ; en avez-vous ? &c.

LETTRE VIII.

A la marquise de FONTENAILLES.

J'Allois vous écrire & vous gronder lorsque j'ai reçu de vous une

ettre

lettre pleine d'esprit & d'amitié. Elle
désarmé ma colere, & je suis prête
à vous embrasser. Cependant une let-
tre ne suffit pas à mon cœur. Vous
avez que je suis difficile dans le choix
de ma compagnie; & que vous êtes
du petit nombre de celles que j'esti-
me & que j'aime à voir: pourquoi
donc me refusez-vous ce plaisir?

Je suis seule au milieu de cette fou-
le de petits seigneurs qui me haïssent,
& que je méprise. Pour la plupart
des femmes, leur conversation me don-
ne la migraine. Leur vanité, leurs
grands airs, leurs petiteffes & leur
fausseté les rendent insupportables: je
ne le leur dis pas; mais je n'en suis pas
plus heureuse.

C'est

C'est à présent que je connois que les rois peuvent pleurer comme les autres hommes : pour moi je pleure souvent sur l'ambition qui m'a amenée ici, & sur l'ambition qui m'y retiennent : plaignez ma foiblesse. On dit que le roi du Monomotapa a cinq cens bouffons qui l'accompagnent partout pour le faire rire. Louis XV. a cinq cens singes qui l'obsèdent tous les jours à son lever, mais c'est rarement qu'ils le font rire : il n'est gueres moins triste que moi. Que je les plains ces Dieux de la terre, qu'on croit si heureux ! L'amitié seule, plutôt que l'amour pourroit les consoler : mais les rois n'ont point d'amis ; il y en a même peu qui soient dignes d'en avoir :

ils n'ont que des esclaves & des flatteurs.

Vous ma chere amie , vous m'aimez : je ne suis pas tout-à-fait à plaindre. Quand viendrez-vous ici ? Ne manquez pas d'amener mlle. de Fontenailles : vous verrez par les caresses que je lui ferai , quelle est ma tendresse pour la mere , &c.

L E T T R E I X.

Au maréchal de BELLISLE. 1747.

JE suis très-fâchée , pour vous &c pour la France , de cette malheureuse affaire d'Exiles. On blâme fort ici la témérité du chevalier de Bellisle , & on dit que jamais sage général ne se fit tuer : ceux qui parlent de la sorte ,

sorte, sont peut-être trop sages eux-mêmes. Pour moi, je ne blâme personne, & encore moins les morts. Mr. votre frere avoit peut-être trop de feu; mais du moins on ne l'accusera pas de lâcheté; il est tombé dans le champ d'honneur: c'est la gloire & la récompense des héros, & ç'en est assez pour vous consoler.

Il ne convient peut-être gueres à une femme de parler de ces matieres: l'ambition de la plûpart de notre sexe est de plaire aux vivans sans s'embarrasser des morts: celle du vôtre est de se faire casser la tête. Chacun a son goût. Mais pour moi, je me plais à honorer le mérite & les hommes qui vous ressemblent.

Tou-

Toute la France est dans des mortelles alarmes au sujet de cette subite, irruption des autrichiens & des piémontois en Provence. Quant à moi, quoique bonne Françoise, je n'ai pas la moindre crainte : n'êtes-vous pas là ?

Tandis qu'on se bat, nos ministres parlent toujours de la paix. J'ai souvent des conférences avec ces têtes graves, qui ne me paroissent pas aussi admirables que je me les figurois, avant de les voir de près. L'art d'un politique est de tromper & de mentir à propos pour le bien de l'état : il me semble que cet art n'est pas difficile. Je m'en vais vous dire une folie : je m'imagine quelquefois

qu'une jolie femme emploie plus d'esprit & de profonde politique à sa toilette qu'il n'y en a dans tous les cabinets de l'Europe ; car l'art de plaire est encore plus difficile que l'art de tromper. Vous ne serez pas sans doute de mon avis ; mais je ne veux pas vous prendre pour jugé parce que vous êtes vieux.

Ne manquez pas, mr. le maréchal , de battre bien ces messieurs qui ont tué le pauvre chevalier : je souhaite pour votre propre gloire & l'honneur de la nation. Envoyez-nous au plutôt de bonnes nouvelles. Je roi vous récompensera en roi, moi en jolie femme : je vous laisserai peut-être baisser ma main. Adieu , m

le maréchal ; souvenez-vous de votre
belle retraite de Prague : j'ai promis
la victoire ; ne me faites pas mentir.

LETTRE X.

A la marquise de BLAGNI.

NE voulez-vous pas venir voir
mes pigeons & les baisser ? Ils
sont si jolis : leurs tendres caresses
rappellent des souvenirs bien doux,
qui ne manquent jamais de faire rêver
les filles : c'est pour cela que je ne les
montre jamais à Alexandrine. Ma-
dame de Montespan avoit six souris
blanches qu'elle atteloit à un petit
chariot de filigrâne, & qui pren-
aient la liberté de mordre ses belles
mains. Nos jolies femmes ont tou-

B 2 jours

des chiens, ou des chats ; je n'aime pas tout cela ; je n'aime que mes pigeons.

Le roi est à la chasse : je n'ai pas voulu l'accompagner parce que j'étois de mauvaise humeur, ce qui fait rire. Je lui dis quelquefois qu'il est comme ce Nembrod, dont j'ai entendu parler au sermon, qui étoit *un fort chasseur devant le Seigneur*. Mais ce Nembrod étoit un méchant roi, & Louis XV. est bon ; ce qui fait une grande différence.

Tandis qu'il va à la chasse, la reine passe son temps à prier Dieu : c'est une sainte : les grandeurs & les vanités de la terre ne la touchent plus. Je voudrois en pouvoir dire autant ; car le monde avec tout son éclat & ses

plaisirs m'ennuie quelquefois à mourir : mais je ne le veux pas assez. Il semble que nous ayons deux ames ; l'une pour approuver le bien, & l'autre pour faire le mal.

Cependant la reine ; malgré toute sa sainteté, a un grand défaut ; c'est qu'elle me hait : elle semble oublier à mon égard la loi qui oblige les reines comme les autres à aimer leur prochain comme elles-mêmes. Pour moi, je n'aime pas ce défaut-là, grâce à Dieu : j'aime cette princesse, & je la révere parce qu'elle est vertueuse. & je voudrois avoir le courage de l'imiter. Je vous aime aussi avec tendresse, ma belle amie ; & vous le ferez bien, &c.

LETTRE XI.

Au maréchal de SAXE. 1747.

IL faut toujours vous admirer & vous aimer. La France n'étoit pas accoutumée à vaincre les anglois: cette gloire vous étoit réservée. Un maréchal de France, grand homme & bon citoyen, qui ne s'embarrasse pas par qui le roi soit servi pourvu qu'il le soit bien, & qui ne connaît pas les petitesses de la jalousie, disoit dernierement que vous réunissiez en vous l'ardeur du grand Condé avec la sagesse de Turenne. Je ne sais pas si ces célèbres généraux, qui ont fait trembler l'Europe dans le dernier regne, étoient aussi grands qu'on

les

les représente ; mais je sais que vous êtes plus utile. Ils ont fait dans des guerres injustes des conquêtes dont la nation n'a tiré aucun avantage solide : ils attaquent, mais vous nous défendez, ce qui est plus important & plus honnête.

On dit, mr. le marechal, qu'au milieu des travaux & des fatigues de la guerre, vous trouvez encore du temps pour faire l'amour. Je suis femme, & ne vous blâme pas : l'amour fait les héros, & les rend sages. Charles XII. de Suede est peut-être le seul qui n'ait jamais aimé ; mais il en a été puni ; il est mort fou & malheureux. Les anciens germains disoient, qu'il y avoit quelque chose de

divin dans une belle femme : je suis presqué de leur avis, & je pense que la grandeur de Dieu brille avec plus d'éclat sur un beau visage que dans le cerveau de Newton.

Nous allons nous réjouir de votre nouvelle victoire ; prenez encore cinq ou six villes pour vous amuser le reste de la campagne, & puis venez voir vos amis.

Les conférences de Bréda continuent toujours ; je ne sais à quoi elles aboutiront, & si elles nous donneront la paix, dont la France a grand besoin : mais nos plénipotentiaires demandent trop, & les ennemis n'offrent pas assez. J'ai bien peur que cette pompeuse négociation se réduira à rien ;

elle

elle n'a produit jusqu'ici que des commimens & des réverences. Vous n'en êtes sans doute pas fâché; car pour vous autres héros, votre gloire & votre plaisir consistent à tuer les hommes: mais le roi seroit bien-aise de les rendre heureux. C'est pour cela qu'il est toujours prêt à donner la paix; mais il faut aussi qu'elle soit honorable & utile.

On a chanté hier le *Te Deum* dans la chapelle du roi pour la bataille de Lawfelt; mais je n'aime pas cette cérémonie, qui me paroît injurieuse à Dieu: c'est comme si quelqu'un avoit remercier un bon pere de ce qu'il eu le bonheur d'égorger ses enfans;

il seroit plus juste & plus naturel
lui en demander pardon.

Comment se porte le comte de F
se ? J'espere qu'il ressemblera à son o
cle. Le roi songe à le marier & à l'é
blir d'une maniere digne de vous &
de lui. Adieu, mr. le maréchal ; je
vous recommande pas de continuer
battre l'ennemi, mais d'avoir soin
votre santé pour le service du roi,
la satisfaction de vos amis. Souvent
perte d'un seul homme est une cal
mité publique : c'est ce que la Fra
ce éprouveroit, si elle avoit le mal
heur de vous perdre.

LETTRE XII.

An comte de LOWENDAL. 1747.

JE vous remercie de votre lettre & de votre conquête. Vous avez donc pris Bergopzoom en dépit de l'envie & des hollandois. Cette ville, qui a bravé le génie de Spinola, & qui portoit le nom de *pucelle*, n'a pû vous résister; ce qui prouve que les françois sont capables de tout, quand ils sont commandés par des hommes comme vous. Ils n'ont fait que prendre des villes pendant toute cette guerre comme en se promenant: mais la prise de cette dernière met le comble à leur gloire & à la vôtre: je suis char-

B 6 mée

mée que nous vous en ayons l'obligation.

Les alliés disent dans leurs gazettes, que vos troupes en entrant dans la ville ont massacré sans distinction hommes, femmes & enfans. Je ne fais pas si cet horrible mensonge leur est utile pour exciter la fureur des peuples; mais je fais que les hommes sensés ne le croiront pas. Les françois ont justement la réputation d'être les peuples les plus humains de la terre: ils aiment la victoire, & non pas le sang.

Continuez, monsieur le comte, à faire honneur à la patrie que vous avez adoptée, & qui vous estime. Si la vieillesse & les infirmités yenoient à nous

nous priver du brave Maurice dans le cours de cette trop longue guerre, vous nous resterez, & on ne s'apercevra pas qu'il soit mort.

Il est humiliant pour la France que ses deux plus grands capitaines soient étrangers ; c'est une remarque que le roi a faite en apprenant la prise de Bergopzoom ; il s'étonnoit que la nation ne produisît plus d'aussi grands hommes que dans le dernier regne. Le prince de Conti, qui étoit présent, reprit tout haut : *C'est parce qu'aujourd'hui nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Ce mot est piquant : mais il y a peut-être quelque vérité.

La comtesse de Lowendal vint hier à l'audience. Le roi la reçut comme

la

la femme d'un héros , & lui dit : *Ma-dame, tout le monde gagnera quelque chose par cette conquête de Bergopzoom ; je donne au comte le bâton de maréchal de France, & j'espere avoir le plaisir de donner la paix à mes sujets.* Je vis ensuite cette dame en particulier , & mon estime pour elle s'en est augmentée. Avec toutes les graces de son sexe, elle a le sens & l'esprit du vôtre. Je lui ai demandé son amitié : quant à la mienne , c'est une dette que je lui dois & que je lui payerai toujours avec plaisir : je lui dis que si jamais je pouvois lui être utile , j'espérois qu'elle me jugeroit digne de la servir.

Le roi vient de donner un régiment à votre fils : mr. d'Argenson n'en étoit

pas

pas d'avis à cause de sa grande jeunesse ; mais je lui ai répondu par ce mot de Corneille :

— — — Aux ames bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.

J'avois raison : le mérite du pere répond de celui du fils. Je vous souhaite, monsieur, seulement une bonne santé : vous trouverez tout le reste en vous-même.

LETTRE XIII.

A la comtesse de BRE'ZE'.

JE viens de renvoyer une femme ennuieuse, qui m'a donné des vapours. Il n'y a guere d'autre compagnie à la cour, qu'on nomme pourtant le séjour de l'esprit & de la politesse.

tesse. Selon moi la politesse consiste à être aimable, & quiconque m'ennuie est un rustre : j'éprouve tous les jours qu'il n'y a pas de plus mauvaise compagnie que la bonne compagnie.

On dit, ma cheré, que vous vous amusez actuellement à vous faire peindre : j'en suis bien aise ; c'est signe que vous êtes toujours belle. Vanlo est un homme inimitable pour attraper la ressemblance : dites-lui de ne pas oublier ces deux petites fossettes qui vous rendent le souris si aimable, ni ces levres de rose que je prends tant de plaisir à baisser, ni ces yeux tendres & touchans qui me disent si bien, *je vous aime.*

On dit qu'un sultan fit un jour appeler

peller dans son ferrail un fameux peintre vénitien pour tirer le portrait de sa femme favorite : mais le peintre lui disant que pour cela il falloit qu'il la vît, ce prince jaloux le trouva fort impertinent, & le renvoya. Si vous eussiez été dans ce ferrail, vous n'auriez jamais eu le plaisir de voir votre portrait.

Il y a demain un bal masqué à l'opéra : j'ai presque envie d'y aller, & de vous prendre en passant. Je m'habillerai en marmote, & vous comme il vous plaira : mais nous ferons enrager les hommes. En attendant l'exécution de ce noble dessein, donnez-moi un baiser ; je vous le rendrai bientôt.

LETTRE

L E T T R E X I V.

Au maréchal de SAXE. 1747.

VOUS nous envoyez toujours de bonnes nouvelles ; chacune de vos lettres annonce une victoire, ou une conquête, & vous êtes *l'enfant gâté* de la fortune. Les lettres de César étoient sans doute de même : mais ce César se portoit bien quand il conquéroit le monde pour lui, & vous êtes malade quand vous gagnez des batailles pour nous : avouez que la gloire est une maîtresse cruelle, qui fait payer ses faveurs bien cher.

Mais à propos de César, mr. de Brissac, qui étoit à la dernière action, & qui m'en rapportoit les particuli-
rités,

rités, dit : Je soupai avec Saxe la veille de la bataille. Ici je l'arrêtai tout court, & lui fis observer que, par respect pour votre titre de général, il devroit au moins dire, *Monsieur de Saxe*. Eh ! morbleu, madame, reprit-il vivement, *est-ce qu'on dit, mr. César, mr. Alexandre ?* Cette faillie gaf-conne est un mot sublime, & vaut seule le plus grand éloge.

Il ne vous manque, mr. le maréchal, qu'un peu de santé, pour être l'homme le plus heureux de la terre, puisque vous en êtes le plus grand : les héros ne devroient jamais être malades.

Les hollandais murmurent beaucoup, & ne vous aiment pas dans leur

voisi-

voisinage : ils se ressouviennent de l'invasion de Louis XIV. Ils craignent le même sort sous son successeur, quoiqu'ils ne soient qu'auxiliaires. Mais, après tout, il est en leur pouvoir de détourner l'orage qui les menace, & qu'ils craignent. On ne leur demande autre chose que d'être neutres, dans une guerre qui ne les regarde pas ; & je suis étonnée que ces marchands, qui entendent d'ailleurs si bien leur intérêt, ne prennent pas dans cette occasion le parti le plus sage & le plus sûr. Ils semblent avoir oublié la leçon de leur fameux Jean de Wit, qui leur conseilloit de ne jamais faire, d'alliance offensive, *mais plutôt d'imiter le prudent chat, qui ne prend les souris que pour lui.*

Au reste, la faction Angloise est toute puissante chez eux par l'influence de la maison d'Orange. Les bons patriotes sentent bien à quelles calamités leur pays va être exposé : mais ils murmurent tout bas, & sont sans pouvoir. Leur ministre Van Hoy présente sans cesse mémoires sur mémoires ; il proteste que leurs hautes puissances sont pleines de respect pour le roi, & ne souhaitent rien plus ardemment que de vivre en bonne intelligence avec nous. De notre côté, nos ministres lui protestent que la nation françoise a le plus grand respect pour l'illustre nation hollandoise, & souhaite cordialement qu'elle devienne sage & raisonnable. Nous espé-

espérons qu'elle le deviendra, quand elle nous verra à ses portes, &c que vos victoires nous procureront une paix, que les héros n'aiment pas, mais dont toute l'Europe a besoin. Les françois meurent de faim au milieu des acclamations, des feux de joie, & des cris de *vive le roi.*

Je vous salue, &c.

LETTRE XV.

A la duchesse de DURAS.

Savez-vous bien que nous allons bientôt avoir une nouvelle dauphine? C'est la princesse de Saxe: on va envoyer un certain duc, qui aime les actions d'éclat, pour en faire la demande en forme. Vous connoî-

sez

sez ce duc : il a une belle tête, mais il n'y a rien dedans. Au reste, pour le dire en passant ce mariage sera singulier, le dauphin aura pour femme la fille de celui qui a détrôné son grand-pere, & qui porte encore actuellement sa couronne. Mais la conduite des princes est comme celle des dieux, bien différente de celle des hommes. N'a-t-on pas vu au commencement de ce siècle le duc de Savoie faire tous ses efforts pour détrôner Philippe V. roi d'Espagne, son gendre, & préférer le vain titre de roi, qu'il gagna par ce moyen, à celui de bon père!

Après tout, je suis bien aise qu'on donne une femme au dauphin ; car j'ai

j'ai bien peur que la dévotion ne lui tourne la tête : le mariage est le meilleur remede contre cette maladie des ames foibles. Le jeune prince est bon comme son pere, & il ne manque pas de sens : mais son éducation a été fort négligée. On avoit proposé au cardinal de Fleuri de lui donner pour précepteur l'abbé Rome, homme savant & plein de probité : son éminence répondit, qu'il avoit trop d'esprit ; & elle confia l'héritier du premier trône de l'Europe aux soins d'un sot & d'un cafard, qui l'a élevé comme un moine, & s'est plus attaché à en faire ce qu'on appelle un saint qu'un grand prince. Sans doute que

le cardinal , quoiqu'il eût plus de soixante & dix ans , espéroit encore gouverner le fils après le pere.

Si vous voyez la belle comtesse , je vous prie de l'embrasser pour moi , & de la faire souvenir de sa parole : il faut que mes amies aient de la mémoire . Quant à la mienne , elle est assez bonne : je n'oublierai jamais de vous aimer avec tendresse , & ce sentiment fait un des plus grands plaisirs de ma vie , &c.

L E T T R E XVI.

Amr. D'ARGENSON. 1747.

E suis très-fâchée , non pas pour vous , qui avez du courage , mais pour l'état , de ce qu'on appelle vo-

TOM. III.

C tre

tre disgrace. Le roi perd un bon serviteur, & vous devenez votre maître: ce n'est pas vous qui êtes à plaindre. Il y a ici une certaine faction de petits maîtres, ennemis jurés du mérite & des talents, qu'ils sont incapables d'avoir; & je trouve qu'ils ont trop de pouvoir. Ils sont comme le chien au ratelier, qui ne pouvoit manger du foin, ni souffrir que le cheval en mangeât: quoiqu'ils soient sans génie pour servir le roi, ils ne veulent pas que d'autres le servent: *quella rabbia della gelosia!*

Votre propre exemple, monsieur, fait voir que souvent les bonnes qualités attirent plus de haine que les mauvaises. On dit que vous suppor-
tez

tez votre exil avec plus de courage & de patience qu'un stoïcien ; je n'en suis pas surprise ; je vous connois. Je vous donnerois volontiers une autruche pour devise avec ces mots : *Il n'y a rien de si dur que le fort ne digere.*

Cependant tous les honnêtes gens espèrent bientôt vous revoir à la tête du département auquel vous avez fait tant d'honneur : ce n'est pas seulement la bonne fortune qui est inconstante ; la mauvaise l'est aussi. Quoique le roi soit prévenu , il est aussi bon & juste ; il sentira bientôt que vous lui manquez. Si je puis contribuer à votre rappel , je m'estimerai fort heureuse d'avoir rendu au roi le plus grand ministre du siecle ,

(52)

& de vous prouver que je ne suis pas
ingrate, &c.

LETTRE XVII.

A mlle. ALEXANDRINE. 1747.

COMMENT vous portez-vous,
mon bel ange? Tout le monde
me dit que vous ferez honneur à vo-
tre mere, & mon cœur m'en assure.
Vos dames sont fort contentes de
vous : elles ne peuvent se lasser de
louer votre esprit & vos graces.
Continuez à mériter leur tendresse &
leurs soins, si vous voulez me plaire,
& vous faire un jour estimer. Venez
me voir vendredi prochain avec votre
petite amie, Mlle. de Rosieres. Le
roi

roi vous aime comme sa fille, & vous caressera : il me parle souvent de vous. Je ne doute nullement que, quand il s'agira de vous établir, il ne fasse quelque chose de considérable pour vous. Adieu, ma chere enfant, ayez soin de votre santé & aimez votre mere autant qu'elle vous aime.

L E T T R E X V I I I .

A la comtesse de NOAILLES. 1747.

QUE fesiez-vous hier avec ce grand flandrin de marquis ? Je le hais parcequ'il est sot & ennuieux ; il ne fait ni rire, ni parler comme les honnêtes gens, & je ne le vois jamais que je n'attrape un bon mal de tête :

C 3 Il

Il a un de ces visages bêtes que les Italiens appellent *volto senza senno*. Cependant on dit qu'il est bon, généreux, & toujours prêt à servir ses amis & les malheureux. J'ai de la peine à le croire, car il faut avoir de l'esprit pour faire du bien ; les sots en sont incapables. En un mot, madame la comtesse, avec votre permission, cet homme n'est pas de ceux que j'aime à voir.

Devinez ce que j'ai fait aujourd'hui. Je me suis levée à six heures du matin, & j'ai été pleurer dans le parc parmi les rossignols qui n'y font pas attention. Je suis triste pour bien des raisons, & je commence à m'apercevoir que j'ai fait une folie en

venant

venant à la cour. La pompe, la grandeur, les plaisirs de cette terre enchantée ne m' enchantent plus : le charme est fini, & je ne retrouve plus rien dans mon cœur qu'un vuide immense que rien ne peut remplir. Le monde est menteur ; il promet un bonheur qu'il est incapable de donner. Quelquefois il me semble que je pense autrement, & je suis assez gaie : nous sommes les machines de la Providence. On diroit qu'il y a dans le cœur humain deux mesures, l'une de plaisir & l'autre de douleur, qui se vident & se remplissent alternativement.

Le roi très-chrétien est comme moi triste & gai tour à tour. Quand la mélancolie le domine, j'ai recours

(56)

à de petits airs qu'il aime beaucoup ;
nous chantons & paroissions contens.
Le divin Jeliotte est toujours l'ame
de ces petits concerts ; il fait pour un
moment nos délices , comme il fait
celles de Paris. Il ne manque jamais
de ramener la sérénité dans l'esprit
du prince , & par-là il est souvent le
principal mobile des plus grandes
affaires de l'Europe ; car un monar-
que , qui refuse tout dans sa mélancolie ,
accorde tout quand cette va-
peur est dissipée.

Pour vous , ma chere comtesse ,
vous êtes peut- être plus égale & plus
heureuse : mais soyez sûre que dans
la tristesse , ou dans la joie , je vous
aime toujours avec la même tendres-
se.

fe. Le comte aura le commandement d'Alsace : priez-le de m'aimer aussi, & de ne me plus gronder.

L E T T R E X I X.

Au marquis de Lussac.

Le roi vient d'accorder un régiment à votre fils en considération de vos anciens services, & de son propre mérite. Venez ensemble remercier ce bon prince, & voir vos amis. Je pense aussi à mlle. de Lussac : mais elle est encore trop jeune pour lui donner une abbaye. Les femmes, & sur-tout les religieuses, sont plus difficiles à gouverner que les hommes ; & ces humbles épouses de Jésus-

C 5 Christ

Christ ne sauroient respecter leur abbesse à moins qu'elle n'ait des rides. Cependant votre fille n'attendra pas jusqu'à ce temps-là : sa vertu & sa sagesse doivent suppléer en elle au défaut d'âge : d'ailleurs elle ne vieillira que trop tôt. Je vous salue, mr. le comte ; je me ferai toujours un honneur & un plaisir de vous servir, &c.

LETTRE XX.

A la marquise du CHATELET.

C'EST moi, madame, qui dois plutôt vous remercier de m'avoir offert une occasion de vous servir dans la personne du jeune comte. Mon estime pour vous & pour lui m'en

m'en fesoient un devoir, que j'ai tâché de remplir.

Permettez-moi en même temps de faire compliment à mon sexe de ce que vous l'honorez par des talens, dont les hommes doivent être jaloux. Lorsque Newton étonnoit l'Europe par ses découvertes sublimes, il ne se feroit jamais imaginé qu'une Françoise, célebre par son rang & sa beauté, feroit non seulement capable de l'entendre, mais de l'expliquer; ce qui fait voir que l'esprit n'a point de sexe. Tandis que l'ingénieux Voltaire vous chante, & que la France vous admire, souffrez qu'une femme qui ne fait rien, mais pleine d'estime pour le savoir, présente à l'illu-

stre & charmante *Emilie* l'hommage
sincere que toute l'Europe lui rendra
bientôt, &c.

LETTRE XXXI.

Au duc de Bouflers. 1747.

VOUS n'avez pas trompé nos
espérances, mr. le duc. Je viens
de recevoir votre lettre avec la nou-
velle de la levée du siège de Genes.
J'ai couru aussitôt la porter au roi,
qui m'a promis de vous récompenser.
Vous louez beaucoup les génois, &
vous dites qu'ils vous ont secondé de
tout leur pouvoir : je n'en suis nulle-
ment surprise ; tout homme a plus
d'intérêt que son voisin à défendre sa
propre maison.

J'admire

J'admire comme vous l'action du gouverneur de Savonne, qui n'a pas voulu obéir au sénat, & rendre sa place pour rester fidèle à sa patrie: cette action auroit été digne d'un romain, & c'est pourtant un italien, & un génois, qui l'a faite.

Vous avez raison de penser à fortifier actuellement l'état de Genes contre une nouvelle entreprise de la part des autrichiens, & de leur en fermer l'entrée. Cependant malgré tous vos soins & les bonnes intentions du roi, il sera difficile d'assurer la tranquillité d'Italie: jamais on n'a pu le faire, parce que c'est le plus beau pays de l'Europe, comme il en est le plus foible: il a toujours excité l'ambition des grandes

grandes puissances , & quand même elles voudroient y prévenir la guerre , les italiens s'y opposeroient eux-mêmes. Comme ils sont pauvres , ils ont besoin d'armées étrangères qui viennent se couper la gorge chez eux , & les enrichir. Voilà pourquoi ils ont toujours ouvert à nos troupes l'entrée de ce paradis terrestre , qui est habité par des démons , & qu'on appelle avec beaucoup de justice *le tombeau des françois*.

Le sénat n'a fait simplement que son devoir en vous créant noble génois : c'est à la vérité un foible honneur ; mais la gloire que vous avez acquise , & l'estime du roi sont d'un plus grand prix.

Si

Si l'infant passe à Genes, voulez-vous bien lui présenter mes très-humbles respects? Le voilà à présent sûr d'un établissement: il en est bien digne. Recevez, monsieur le duc, mes vœux & mes complimens; personne ne vous honore plus que moi.

LETTRE XXII.

A la comtesse de BRE'ZE'.

JE vous remercie bien de votre lettre & de vos magots. Ce Raux est un homme admirable: ses figures d'émail vont devenir à la mode comme les *pantins*; mais elles ne feront pas si ridicules.

La pauvre marquise de Pouange
vient

vient de mourir presque subitement : cela fera trembler les jolies femmes qui se portent bien. Deux jours auparavant elle étoit au bal : à son retour elle se mit aussi-tôt au lit , & commença à rêver. Elle vit donc sa mere comme un grand fantôme blanc dans le triste appareil des morts , qui lui fit signe de la suivre. Elle se réveilla toute épouvantée , appella ses femmes , & leur raconta sa vision qu'elles traiterent de chimere : mais elle étoit frappée. Elle a eu un accès de fievre , puis un autre , puis un autre avec le transport au cerveau , & elle vient de rendre à Dieu sa belle ame. J'espere que Dieu l'aura reçue à bras ouverts , car elle étoit sage &

virtueuse

vertueuse. Le marquis , qui l'adroit , est inconsolable : je ne plains pas les morts , mais ceux qui survivent & qui ont le cœur tendre.

Je relis votre lettre avec cette douce satisfaction qui accompagne la correspondance des vrais amis. Mais je rougis des louanges que vous me donnez. Estimez-moi , si vous m'en croyez digne ; mais ne me le dites pas , cela est inutile.

Je compte vous voir dans ma loge samedi prochain à la Comédie. On doit représenter *Zaïre* : cette pièce est un chef-d'œuvre : elle nous convient sur-tout , car c'est celle des ames sensibles. Adieu , *Cor mio* , portez-vous bien , je vous embrasse.

L E T T R E XXIII.

Au maréchal de BELLISLE. 1747.

LE général Brown a donc été
forcé de repasser le Var, & nous
vous en avons l'obligation aussi bien
qu'à Dom Philippe, qui dans cette
occasion, dites-vous, a payé de sa
personne comme un simple volontai-
re. Je ne m'en étonne pas : il est du
sang de Bourbon. Ainsi ce beau pro-
jet du roi de Sardaigne d'envahir la
Provence, s'est évanoui en fumée,
les françois sont invincibles quand
ils sont commandés par des hommes
comme vous, & sur-tout quand on
les attaque chez eux : Charles-quint

l'a

l'a éprouvé longtemps avant le Savoyard. Vous avez vengé la mort de votre frere : cette victoire fera oublier au roi la malheureuse affaire d'Exiles.

La France est actuellement triomphante dans toutes les parties de l'Europe, où l'on a porté la guerre. Mais hélas ! en mer les anglois viennent d'achever de détruire les malheureux restes de notre marine. J'ai bien peur que tant de sang & de trésors prodigues dans cette guerre si ridicule dans ses motifs, & si cruelle dans ses effets, ne produisent à la fin aucun avantage ; & que le roi ne soit obligé de rendre les conquêtes d'Europe pour ravoir ses colonies. A chaque

que fois que les anglois nous battent sur ce qu'ils appellent leur propre élément, je suis pour ainsi dire prête à maudire la mémoire du cardinal de Fleuri : j'en demande pourtant pardon à Dieu , car c'étoit un prêtre. Sa politique timide & sa ridicule économie ontachev é de faire perdre à la France toute sa considération en qualité de puissance maritime. Il n'aimoit ni la guerre , ni les dépenses: il avoit cet esprit d'épargne qui est fort bon dans le gouvernement d'une famille particulière, mais qui est souvent très-pernicieux dans le gouvernement de la grande famille de l'état, où il faut savoir dépenser, & perdre même à propos. On dit que les an-

glois

glois avoient beaucoup d'estime pour lui : je le crois. Il a laissé pourrir nos vaisseaux dans nos ports, de peur de les fâcher ; c'étoit un sûr moyen de plaire à ces honnêtes gens. L'administration des prêtres a toujours été plus ou moins fatale à la France, & peut-être aussi aux autres états : ils sont faits pour prier Dieu, & non pour gouverner les hommes : n'êtes-vous pas de mon avis ?

Portez-vous bien, mr. le maréchal, & soyez content : tout le monde vous estime, & moi plus que les autres. Si l'on avoit dit à l'infortuné mr. Fouquet que son arriere-petit-fils seroit non seulement un grand-seigneur, mais un grand homme,
il

il auroit peut-être supporté sa prison avec plus de patience. Je vous salue sincérement, & je souhaite à la France beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

LETTER XXIV.

Au chevalier de SADE. 1747.

J'AI aussi-tôt porté au roi la bonne nouvelle que vous m'avez envoyée, & dont je vous remercie. Il ne comptoit pas d'abord qu'une place, telle qu'Antibes, sans fortifications, & qui n'avoit qu'une petite poignée de monde pour la défendre, pourroit seulement tenir vingt-quatre heures contre une nombreuse armée.

armée. Cependant vous avez soutenu un siège de quarante jours, & à la fin forcé l'ennemi à le lever. Sicette action n'est pas la plus importante de la guerre, elle n'en est pas la moins admirable. Le roi vous donnera au plutôt des marques de son estime; & s'il étoit capable de l'oublier, je vous promets de l'en faire souvenir. Pour moi, monsieur le chevalier, je me ferai toujours un devoir de servir le mérite & la valeur : par-là vous pouvez juger de mes sentimens pour vous.

LETTRE XXV.

Au comte de MAUREPAS. 1747.

J'AI ouvert votre lettre avec empressement, croyant que c'étoit la
nou-

nouvelle d'une victoire ; & c'est celle d'une défaite. Cette malheureuse afaireacheve de détruire le reste de la marine françoise , & de tromper vos espérances. Il y a cependant quelque sujet de consolation : mr. de la Jonquiere s'est battu en homme de courage : mais hélas ! il avoit affaire à des anglois. On peut dire que tout est perdu , hors l'honneur. Je ne crois pas que ces succès continuels de l'ennemi par mer aient d'exemple dans l'histoire : c'est pour lui seul que la fortune n'est pas inconstante. Il n'y a aujourd'hui que deux grands peuples en Europe : il semble que l'un soit destiné à posséder l'empire de la mer,

elle
af-
e la
vos
hel-
e la
de
aire
tout
rois
en-
ans
la
n'y
eu-
un
e la
er,
mer, & l'autre celui de la terre ; il
faut prendre patience.

Je prévois que la France sera obli-
gée de faire une paix honteuse, & de
rendre les conquêtes de Flandre : la
misere du royaume, la difficulté de
faire de nouvelles levées, & l'obsti-
nation des alliés, qui ont plus d'ar-
gent & de patience, la rendront bien-
tôt nécessaire. Le maréchal de Saxe
se vante de conquérir la Hollande la
campagne prochaine, & d'arborer
les fleurs de lis sur les remparts d'Am-
sterdam. A vous dire vrai, je n'en
crois rien du tout, & même je ne le
desire pas. Cette conquête, en sup-
posant qu'elle soit possible, seroit
très-dangereuse : Louis XIV. qui la

TOM. III.

D fit,

fit , fut presque aussi-tôt obligé de l'abandonner : il n'en tira d'autre avantage que le vain honneur d'avoir fait dire publiquement la messe à Utrecht : bonne leçon pour son successeur. Je suis dans la ferme persuasion que le regne de Louis XV. ne sera jamais celui des conquêtes : les françois du temps présent sont trop différens de ceux du dernier siecle. Je le redis encore , la paix nous est nécessaire : notre marine est détruite ; nous sommes épuisés d'hommes & d'argent , & nous avons de puissans ennemis. Vous , monsieur , qui tenez la premiere place dans le conseil , & qui la méritez par votre expérience & vos lumières , contribuez

tribuez à rendre aux françois cette paix , dont ils ont tant de besoin , &c qui est le bien le plus précieux qu'un bon roi puisse faire à des sujets qui l'aiment , &c.

L E T T R E XXVI.

A la marquise de SAUSSAI.

J'AI été heureuse pendant huit jours , c'est-à-dire , tout le temps que je vous ai vue : à présent je suis triste à mon ordinaire : je puis vous dire , au scandale des grands de la terre , que malgré ma faveur & l'estime d'un grand prince , je suis quelquefois sur le point d'abandonner la cour , & d'aller dans la retraite me

D a con-

consoler avec mes amis. Mais ma
foiblesse me retient : je hais le mon-
de, & ne puis le quitter.

Comment trouvez-vous la nouvelle
dauphine ? Elle n'est pas belle ; mais
elle a du sens , des graces , & ce je ne
sais quoi qui plaît encore plus que la
beauté. Son illustre époux est trop
dévot : nous verrons si elle ne le gué-
rira pas de cette maladie des petites
âmes , qui ne manque jamais de ren-
dre un prince persécuteur , & ses su-
jets fanatiques. Je ne connois pas de
grand roi qui ait été dévot : le bon
Henri IV. ne l'étoit pas. Aimons
Dieu & la vertu : laissons la dévotion
aux moines.

La dauphine a amené avec elle un
Jésuite

jesuite allemand, nommé le P. Croust, qui est son confesseur : c'est peut-être le plus sot & le plus plat animal qui ait jamais été importé du saint empire germanique. Cependant elle a une extrême confiance en lui, ce qui me fait tout craindre.

Mais à propos du dauphin, je ne vous ai peut-être jamais parlé d'une scène qui s'est passée, il n'y a pas long-temps, à Versailles. Une femme de Paris, qui étoit grosse, eut envie d'embrasser ce jeune prince, qui est, à la vérité, beau comme l'Amour : un officier se chargea de l'introduire ; mais le dauphin, voyant qu'elle avoit la gorge découverte, lui tourna le dos, & lui ferma lui-même la

porte au nez. Vous voyez que la dévotion l'a presque rendu grossier.

Je fus hier surprise de voir la jeune dauphine avec des bracelets de la défunte infante, où l'on voit son portrait en miniature : le dauphin l'a priée de les porter, ce qui ne lui fait pas beaucoup de plaisir ; en effet ce procédé n'est pas galant.

Il pleut toujours, & je ne saurois aller prendre l'air. Je suis réduite à rester dans mon appartement, & à caresser mes pigeons. Je pense aussi à vous, ma belle comtesse. Adieu.

L E T T R E XXVII.

A la même.

1747.

AVEZ-vous lu la catastrophe du tyran de Perse, le trop fameux Thamas Kouli-Kan ? il a été massacré dans son propre palais par ses gardes. Cet homme, si célèbre par son courage & par ses crimes, a éprouvé le sort qu'il méritoit : belle leçon pour les ambitieux. Trois voyageurs trouvèrent un jour un trésor ; l'un d'eux alla chercher des vivres, & les empoisonna pour se défaire de ses camarades, & devenir le seul possesseur du trésor. Ceux-ci dans le même temps prenoient la résolution de l'assassiner par le même motif, & ils l'exécuterent

D 4 terent

terent à son retour ; après quoi ils se mirent à manger ce qu'il avoit apporté : mais ils y trouverent la mort qu'ils méritoient, fidèle emblème des conséquences de l'ambition. O vanités, grandeurs humaines, pompeuses chimères ! je vous méprise sincèrement, mais hélas ! je n'ai pas encore le courage de vous haïr.

On songe toujours à la paix. Le roi fait des propositions très-raisonnables : mais les anglois s'en moquent, & veulent traiter avec nous comme avec des vaincus. Les conférences de Bréda n'ont produit jusqu'ici que quantité de belles harangues & de compliments : cependant nous espérons toujours.

Quand

Quand vous écrirez au beau Marquis, dites-lui de ne pas tant s'exposer pour l'amour de vous & de ses amis, car le canon ne respecte personne. Adieu, je vais partir pour Marli : c'est un lieu charmant, mais votre présence le rendroit encore plus beau, &c.

LETTRE XXVIII.

A mr. D'ARGENSON. 1747.

LES anglois ont donc renouvellé leur traité avec les sauvages de Russie, par lequel ceux-ci s'engagent à leur fournir trente-mille hommes en payant. Ils sont comme les princes d'Allemagne, amis de tout le monde en payant. Je ne fais cependant

D 5 dant

dant pas ce que les alliés feront de ces barbares. Le roi de Prusse ne les laissera pas passer impunément, & j'ose dire que s'ils viennent jamais en Flandre, il faudra qu'ils y arrivent par mer sur les vaisseaux anglois, ce qui n'est guere praticable ; ou qu'ils fassent le trajet sur une meule de moulin, comme leur grand St. Nicolas.

Cependant je regarde ces alliances avec les russes comme d'une très-dangereuse conséquence. Cette nation, qui cent ans auparavant étoit aussi inconnue dans le reste de l'Europe que la terre australe, s'aguerira peu-à-peu, & apprendra la discipline militaire en servant les différentes

férentes puissances qui l'emploient : bientôt elle sera en état de battre ses maîtres, & leur sera formidable. Il ne seroit pas impossible de voir un nouveau déluge de barbares, sortis des antres de Sibérie, & commandés par un nouvel Attila, qui inonderoient l'Europe. Dieu nous en préserve !

Je n'aime pas la politique : mais puisque la singularité de ma fortune m'en rend l'étude nécessaire, je vous prie de continuer à être mon guide. Après tout, je m'imagine qu'il ne faut pour cela que beaucoup de droiture & de bon sens. Quant à cette politique qui enseigne à tromper les hommes, & à les rendre malheureux,

je n'en ai pas besoin, & vous êtes incapable de me l'apprendre. Je suis, &c.

LETTRE XXIX.

À la comtesse de NOAILLES.

A Quoi passez-vous le tems, ma chere amie ? êtes - vous heureuse & contente ? Pour moi je suis triste, & je suis sûre que, s'il y a du bonheur sur la terre , ce n'est pas dans les cours qu'il faut l'aller chercher. Il semble que ce soit ici l'antre de Trophonius : on n'y rit jamais de bon cœur. Je n'y trouve que de fausses joies, de faux plaisirs, & de faux amis, qui tâchent de m'assassiner en m'embrassant. Je fais tout ce que

je peux pour distraire ma mélancolie :
 mais le plaisir est un don de Dieu,
 qu'il n'accorde jamais à l'ambition :
 il ne m'est pas plus possible d'être gaie
 qu'à Mde de Percival d'être belle &
 raisonnable.

Je vous remercie de vos cantates ;
 la musique & les paroles en sont fort
 belles ; mais à présent je n'ai pas en-
 vie de rire.

Avez-vous été chez Martin voir
 mon nouveau carosse, comme vous
 l'aviez dit ? Je lui ai défendu de le
 gâter par des peintures lascives, que
 les honnêtes gens ne sauroient voir
 sans rougir. C'est pourtant aujour-
 d'hui la mode ; mais je me moque de
 la mode : les femmes sages m'en esti-

meront

meront davantage. Le roi m'a fait présent de six beaux chevaux barbes : le bon prince ! qu'il est digne d'être aimé !

A propos, est-il vrai que la princesse de Conti, étant l'autre jour à la messe aux Théatins, un pauvre aveugle vint lui demander l'aumône, en se plaignant *qu'il avoit perdu les joies de ce monde* ; sur quoi elle se tourna vers le comte de Clermont, & lui dit : *Est-ce que cet homme-là est eunuque ?* Voilà une réflexion bien gai-larde, sur-tout dans une église.

Je reçus hier la visite de la belle duchesse, qui me salua de votre part, & je l'embrassai pour sa peine. Vous pensez donc toujours à moi ? Vous

avez

avez bien raison : il y aura dimanche prochain 28 ans qu'il vint au monde une certaine personne destinée à vous aimer tendrement.

Je vous prie de faire bien des caresses pour moi à madame de Nan- teuil : je suis après tout bien heureuse d'avoir des amies comme vous, &c.

LETTRE XXX.

Au comte d'ARGENSON. 1748.

ON m'a présenté un mémoire pour l'établissement d'une école militaire, & je vous l'envoie, parce que c'est une affaire de votre dépar-tement. Ce n'est pas, comme le di-
soit le cardinal Dubois des projets
de,

de l'abbé de St. Pierre, *le rêve d'un bon citoyen* : mais il me semble que ce seroit une institution très-praticable & très-utile. Les campagnes sont remplies de pauvres gentilshommes qui vivent dans la misere & l'abjection : on pourroit les soulager en élevant leurs enfans pour le service du roi & de l'état. La noblesse françoise est la plus brave de l'Europe, & l'on a vû dans tous les temps ce qu'elle savoit faire. Mais nos pauvres hobereaux qui n'ont que l'épée & du courage sont perdus pour l'état, parce que n'ayant pas le moyen de servir comme officiers, ils dédaignent de servir comme soldats. Je crois donc que le projet de les rendre

dre utiles dans leurs enfans , mérite attention. Si l'on entretenoit constamment un corps de cinq à six mille jeunes gens élevés avec soin par les plus habiles maîtres dans toutes les parties de l'art militaire , cela formeroit une pépiniere de bons officiers , en qui les lumieres suppléeroient à l'expérience , & bien supérieurs à ces petits messieurs bien poudrés qui se présentent tous les jours à votre bureau , & qui n'ont d'autre mérite pour obtenir une lieutenance qu'un peu d'argent & beaucoup de présomption.

Je n'ai pas encore parlé au roi de ce plan , qui me paroît sage & de la plus grande importance ; je veux avoir

avoir votre avis auparavant. Confidérez, monsieur, que nous sommes en guerre avec les anglois, & que nous y serons presque toujours par la rivalité & l'antipathie des deux nations. Ce sont les seuls ennemis qui soient à craindre pour la France, & contre lesquels elle ne sauroit trop bien se préparer. Nous fesons la guerre avec les autres peuples pour la gloire, mais avec les Anglois pour notre conservation. On ne sauroit donc prendre trop de précautions contre de pareils rivaux, qui veulent à toute force tenir la balance de l'Europe, & qui par leur valeur & leurs richesses sont bien plus à craindre que la maison d'Autriche ne le fut jamais.

Je

Je vous prie de vous souvenir du petit St. Marc, dont je vous ai déjà parlé. Si vous l'examinez bien, vous le trouverez digne de servir le roi, & vous accorderez l'emploi qu'il sollicite, plutôt à son mérite qu'à ma recommandation.

Je suis, &c.

LETTRE XXXI.

Amr. de CHEVERT, lieutenant-général.

J'AI obtenu pour vous, monsieur, ce petit gouvernement que vous desiriez, & cette préférence a causé bien des murmures parmi vos rivaux ; ce qui m'auroit donné de vous la plus grande opinion, si le maréchal de Saxe ne m'avoit d'ailleurs souvent parlé

Je

parlé de vous comme d'un des meilleurs officiers de l'armée. On objectoit que vous étiez un soldat de fortune, un homme sans naissance. C'est ce qui vous rend plus estimable : votre mérite est personnel, celui des autres leur est étranger. Je me ferai toujours un devoir de vous servir, & ceux qui vous ressemblent : par-là on verra qu'une femme qu'on accuse avec tant d'amertume & d'injustice, fait honorer le mérite & la vertu. Venez remercier le roi avant de partir : je vous verrai aussi avec plaisir, mais à condition que vous ne me remercieriez point. Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE XXXII.

Au comte d'ARGENSON. 1748.

CETTE nouvelle démarche du roi de Prusse me fait plaisir, mais elle ne me surprend pas : il entend aussi bien ses intérêts que l'art de la guerre ; tâchons aussi d'entendre les nôtres. J'ai prédit que cette négociation de Suede n'aboutiroit à rien, & ma prédiction s'est accomplie. Les suédois ont perdu leur gloire en gagnant leur liberté : ils ont été la terreur du nord, tant qu'ils ont été esclaves de leurs rois : à présent qu'ils sont libres, ils ne sont plus rien ; ce qui semble prouver que la liberté est, pour ainsi dire, une viande-

viande particulière qui ne convient pas à tous les estomacs. Elle ne nous convient pas davantage : les françois ont besoin d'un maître, & ils sont heureux d'en avoir un bon.

Je viens de recevoir un placet d'un entrepreneur des vivres, & je vous le renvoie, parce que ces affaires sont de votre ressort. Il se plaint que le maréchal de Saxe est trop sévere, sans doute parce qu'il ne permet pas à ces honnêtes gens de voler autant qu'ils voudroient. Répondez à ce petit monsieur comme il le mérite. J'admire l'assurance de ces hommes avides, qui osent troubler le gouvernement de leurs petits intérêts : quand le roi envoie un vaisseau à la

Chine,

Chine, s'embarrasse-t-il si les souris
sont à leur aise ?

Il y a ici un jeune homme de
bonne famille, qui m'a été recom-
mandé : il est d'une figure agréa-
ble : mais le principal c'est qu'il
est brave & capable de bien servir.
Je serois bien aise que vous fissiez
quelque chose pour lui, & je vous
en prie.

LETTRE XXXIII.

A mille. ALEXANDRINE. 1748.

J'AI reçu à votre sujet une lettre
qui m'afflige. On dit que vous
êtes hautaine & impérieuse avec vos
compagnes, & que vous commencez

à devenir très-indocile. Pourquoi af-
 fligez-vous le cœur de votre mère?
 Pourquoi la mettez-vous dans la tri-
 ste nécessité de se plaindre de vous?
 Je vous avois tant recommandé d'ê-
 tre douce, modeste & affable, com-
 me le seul moyen de plaire à Dieu &
 aux hommes. Avez-vous sitôt ou-
 blié mes leçons? Voulez-vous me
 mettre dans le cas de rougir de vous?
 J'espere que vous changerez de ma-
 nieres par égard pour moi & pour
 vous-même. Point de grands airs;
 ils ne conviennent à personne, & en-
 core moins à vous qu'aux autres. Si
 je vous fais éllever comme une prin-
 cesse, songez que vous êtes bien élo-
 gnée d'en être une. La même fortu-
 ne

ne qui m'a élevée peut changer, &c
me rendre la plus malheureuse des
femmes; en quel cas vous seriez com-
me moi, rien du tout. Adieu, ma
chère fille, vous savez que je ne res-
pire que pour vous, que c'est pour
vous que j'aime la vie. Si vous me
promettez de vous corriger, je vous
pardonne & vous embrasse, &c.

LETTRE XXXIV.

A madame l'abbesse de s. ANTOINE.

1748.

J'AI reçu avec respect la lettre de
V. A. S.* & je voudrois pouvoir
vous consoler & vous servir. Mais
TOM. III. E je

* Votre Altesse sérénissime.

je ne puis rien dans cette affaire, qu'on a représentée au roi sous le jour le plus odieux. On vous accuse de tyanniser vos religieuses. On dit que vous vous baignez tous les matins dans une cuve pleine de lait, que vous leur faites ensuite manger. Cela seroit bien indigne d'une princesse de sang de Bourbon, & je ne le crois pas. Mais malheureusement on le croit ici, & le roi est fort irrité. Il a donc été résolu de vous ôter le gouvernement de vos filles. Au reste on vous conserve votre revenu, de sorte qu'à le bien prendre je serois plutôt tentée de vous faire compliment que de vous plaindre. La charge de cent cinquante filles toujours chagrines

mécon-

mécontentes est bien pénible, surtout pour une personne de votre rang. Je vous remercie très-humblement de la confiance que vous avez eue en moi ; j'ai tâché de m'en rendre digne. Si je n'ai pû parer l'orage qui se préparoit, j'ai du moins été assez heureuse pour en adoucir les conséquences, comme vous l'apprendrez bientôt. Mon profond respect pour vous, & pour l'illustre sang dont vous fortez, m'en fesoient un devoir que j'ai tâché de remplir avec zèle.

Je suis, &c.

LETTRE XXXV.

A la marquise de SAUSSAI. 1748.

Q U'avez-vous donc fait à madame de Fronlai? Elle se plaint fort de vous. Est-ce que les amis doivent se fâcher? Elle ne m'a pas dit les particularités de votre brouillerie: mais je me charge de vous réconcilier, & de vous faire embrasser, pourvu que vous ne l'ayez pas appellée *laide*, ce qui ne se pardonne jamais entre les femmes.

Le roi part demain pour Compiègne, & je dois le suivre: mais je porte partout la même mélancolie; il est plus facile de changer d'air que d'hu-

d'humeur. Quel est cet impertinent qui a dit tout haut en me voyant promener avec le maréchal de Saxe : *Voilà l'épée du roi & son fourreau.* Cette mauvaise plaisanterie a déjà couru tout Paris, & je ne doute pas que vous ne la sachiez comme les autres. J'en voudrois connoître l'auteur, non pas pour le punir, car de pareilles sottises ne m'offensent pas, mais pour le prier de mettre plus d'esprit & de décence dans ses bons-mots.

Je vous prie pendant mon absence d'aller voir les tableaux de mr. de Rennisson, & d'acheter pour moi ce qu'il vous plaira : je m'en rapporte à votre goût. Mais il y a surtout un

morceau que je serois bien aise d'avoir; c'est l'enlevement de Proserpine; ne le laissez pas échapper. Voilà ma première commission: la seconde, dont je vous charge encore plus expressément, c'est de vous bien porter & de m'aimer toujours. Adieu, ma chère, je souhaite & espere vous voir à Compiègne: ce jour-là sera le plus agréable pour moi, &c.

LETTRE XXXVI.

A la duchesse de DURAS. 1748.

VOUS me demandez ce que je fais, madame la duchesse. Je m'ennuie, & vous aime toujours à l'ordinaire. Je m'imaginois autre-

fois

fois follement que la cour étoit le séjour des ris & des plaisirs; c'est plutôt celui des pleurs, du moins pour moi. J'en ai versé aujourd'hui d'indignation en voyant mes amis, ceux que j'ai servis de tout mon pouvoir, conspirer contre moi. Cela ne m'empêchera pourtant pas de faire du bien, suivant ce mot d'un philosophe : *Donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre.*

Je me repens cependant d'avoir contribué à l'élévation d'un certain personnage, qui est également incapable de bien servir le roi & d'être reconnoissant : mais alors je ne le connoissois pas.

Vous avez sans doute oui parler de

E 4 ce

ce Chamillard, que Louis XIV. fit ministre de la guerre, parce qu'il jouoit bien au billard. J'ai fait à-peu-près la même chose pour cet homme-là; il n'avoit d'autre mérite que celui d'être amusant, & il est actuellement secrétaire d'état.

Il y a selon moi un grand abus dans tous les gouvernemens: chaque membre de l'administration devroit être fixé pour toujours dans le même poste, sans espérance de monter plus haut: autrement on ne peut attendre de lui ni justice, ni application. Il ne peut pas remplir les devoirs de la charge à laquelle il a ambition d'aspirer, parce qu'il ne l'a pas encore; ni ceux de celle qu'il occupe, parce qu'il

qu'il a dessein de la quitter. L'homme, dont il s'agit, confirme ma remarque.

On attend ici la duchesse de Parme ; & j'espere que sa presence ramenera la gaiete dans cette cour, où l'on ne rit jamais que du bout des levres. Le roi me disoit hier, *j'ai beaucoup de flatteurs, & n'ai point d'amis.* Voilà le malheur des princes ; on les adore, mais il est rare qu'on les aime.

Le jeune comte m'est venu remercier du régiment qu'il a obtenu : il est vrai que j'ai dit un mot en sa faveur, mais son propre mérite en a dit davantage ; il parle des belles actions comme un homme qui est capable d'en faire.

E 5 Je

Je vous verrai peut-être la semaine prochaine chez la belle comtesse, qui m'a invitée à une petite fête : ce sera la fête de l'amitié, & par conséquent très-agréable. Adieu, ma chère duchesse ; je baise vos belles mains.

LETTRE XXXVII.

A la marquise de FONTENAILLES.

1748.

LA cour est un bon pays pour oublier les malheureux : on ne parle déjà plus du pauvre prétendant, & il n'y a peut-être que moi qui le plaigne. On dit qu'il va se promener en Allemagne dans ce pays de l'orgueil & de la misere, où il trouvera à chaque

chaque pas des princes & des gueux.

Il a un grand projet dans la tête : je souhaite qu'il réussisse , mais sans l'espérer : les malheureux n'ont point d'amis. Le roi lui a fait donner des lettres de change pour six cens-mille livres : je souhaite de tout mon cœur que cela contribue à le consoler , si toutefois un peu d'argent peut consoler de la perte d'un trône.

Enfin le petit marquis a obtenu ce qu'il souhaitoit ; il étoit souple & flatteur , comme un épagneul ; fesant des complimens à ceux qui se moquoient de lui , souffrant les injures & remerciant ceux qui les fesoient , c'étoit le vrai moyen de réussir à la cour.

E 6 Quand

Quand je considere les bassesses, l'impertinence, & le caractere rampant de la plûpart des courtisans, je fais beaucoup de différence entre les grands hommes & les grands seignenrs. Ceux-ci que je méprise m'ennuient à mourir : les autres ne m'ennuient pas ; mais ils sont rares, & je n'en vois guere. Je plains les rois d'être environnés de ces singes dorés, aussi lâches & malfesans que ceux d'Angola. Les cours, que le sor vulgaire regarde avec tant d'envie, ne devroient exciter que la compassion. L'autre jour l'abbé de la Tour-du-pin, prédicteur des jolies femmes, vint nous voir à Versailles ; & comme on lui demandoit ce qui l'y avoit amené :

amené : J'ai , dit-il , une description du paradis à faire . & je viens ici prendre des mémoires . Le pauvre homme ! Si les excès des passions les plus funestes & les plus basses , l'envie , la haine , la rage , le désespoir , si les fureurs & les crimes de l'ambition peuvent donner une image du paradis , il peut toujours venir ici .

Comme je m'intéresse à tout ce qui vous regarde , je vous fais mon compliment sur l'affaire de Boulogne : le parlement a été pour vous tout d'une voix , ce qui prouve que la justice n'est pas aveugle . Je ne le suis pas non plus dans les sentimens d'estime & de tendresse que j'aurai toujours pour vous .

LETTRE

LETTRE XXXVIII.

A la comtesse de BRE'ZE'. 1748.

J'A I toujours eu bien des ennemis : j'en ai actuellement parmi les dévots, & ce sont les pires de tous. Un saint homme de cette espece, qui a la mine, & peut-être le cœur d'un démon, se posta hier sur le passage du roi, comme il revenoit de la messe, se jeta à ses genoux, & lui présenta un placet qu'il prit avec sa bonté ordinaire, & vint le lire dans mon appartement : en voici la conclusion : *J'annonce à votre majesté de la part de Dieu, qu'il faut absolument renvoyer madame de Pompadour au plus tôt : autrement*

*trement sa main vengeresse va s'étendre,
 sur votre royaume, & punir vos sujets
 de la foibleffe de leur souverain. Cette
 insolence méritoit peut-être la mort,
 ou du moins une prison perpétuelle.*
*Mais le meilleur des princes ne se dé-
 mентit pas en cette occasion : il fit
 appeller ce messager du ciel , & se
 contenta de lui dire : Mon ami , allez
 vous faire saigner , & racommoder vo-
 tre cerveau ; car je vous annonce de la
 part du bon sens que vous êtes fou.*

*Pour moi je ne le crois pas fou ,
 mais un dangereux hypocrite envoyé
 non pas de la part de Dieu , mais de
 la part de certaines gens que je mé-
 prise & ne crains pas. Voilà mon
 avantage , madame , qu'en dites-vous ?*

Savez-

Savez-vous que j'ai acheté l'hôtel d'Evreux ? car il faut bien que j'aie une maison dans Paris : mais je vais le faire abattre, & en bâtir un autre plus à mon goût. On se moque partout de la folie de bâtir, pour moi je l'aprouve fort cette prétendue folie, qui donne du pain à tant de misérables : mon plaisir n'est pas de contempler de l'or dans mes coffres, mais de le repandre. Je suis sûre que vous pensez comme moi. Aimons-nous toujours, & méprisons la basseſſe & l'envie. Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE XXXIX.

A la même. 1748.

En'aime pas du tout votre *gouvernante* du bon homme Lachaussée, parceque cette comédie n'est pas une comédie, puisqu'elle fait pleurer au lieu de faire rire. Ce faux genre *larmoyant* est ridicule, & choque la vraisemblance ; cependant il devient à la mode, parce qu'il est plus facile de se guinder sur de grands sentimens de tragédie que de plaisanter avec grace : le génie comique est mort avec Moliere.

Un autre vice de la scene française, c'est qu'on n'y voit jamais que des grands seigneurs, comme si tous les

les hommes étoient des marquis. Un auteur se croiroit deshonoré , s'il mettoit sur le théâtre des bourgeois & des marchands : les anglois y mettent même des savetiers , & en cela je les approuve : la comédie est une peinture des hommes , & un savetier est un homme comme un autre.

Un troisieme défaut, c'est que nos comiques n'attaquent jamais que des ridicules : il faudroit plutôt attaquer les vices. Un homme ridicule ne fait pas de mal , & il fait rire : mais un homme vicieux est nuisible à la société , & l'afflige.

Cependant j'irai voir cette piece , parceque je l'ai promis ; & je vous prendrai en passant : après cela nous revien-

reviendrons ici s'il vous plaît, où nous ferons ce que les vieux françois de Louis XIV. appelloient *madianoche*. Adieu, ma chere, j'aime toujours votre bon cœur & votre esprit.

LETTRE XL.

A la duchesse d'ETRE'ES.

POUREQUOI ne me venez-vous pas voir? la présence d'une amie est presque le seul plaisir auquel je sois sensible. Tout le monde me parle de vous; tout le monde vous voit: hélas! qu'il est heureux! Vous avez beau faire, madame, vous ne trouverez personne qui sache aimer comme moi. Vous dites que vous m'aimez

m'aimez tendrement , & j'en suis sûre : c'est ce qui me fait supporter avec patience les grandeurs & les vanités de la cour. La fortune qui m'a élevée, pour me tourner le dos : mais il est un bien qu'il n'est pas en son pouvoir de m'ôter , c'est votre amitié : voilà le vrai *baume de vie* , & il vaut mieux que celui de *Le Lievre*. J'entends du bruit à ma porte : attendez , ma belle duchesse , je reviens à vous dans un moment.

C'étoit ce vieux singe de contrôleur général , qui m'apportoit de l'argent , sans cela je l'aurois bien grondé de venir m'interrompre quand je vous écris. Comment se porte le duc ? Il s'ennuie déjà de la paix :

mais

mais j'espere qu'il s'ennuiera long-
tems ; car je n'aime pas la guerre.
Adieu : quand viendrez-vous m'em-
brasser , &c.

LETTRE XLI.

Au duc de NIVERNOIS. 1749.

JE n'approuve pas plus que vous
cette fantaisie du cardinal de Ten-
cin, au sujet du duc d'Yorck ; & je
suis surprise de la foiblesse de ce
prince à y consentir. Il n'étoit pas
né pour être prêtre, mais pour sou-
tenir les prétentions de son frere au
trône d'Angleterre , & y succéder
en cas de mort. Mais le voilà mort
lui-même par son acceptation d'un
bonnet rouge ; & cette maison in-
fortunée ,

fortunée , qui a coûté tant de sang
& de trésors à la France , va deve-
nir le jouet de l'Europe. Je hais ce
vieux Tencin pour sa bévue : mais
lui & tous les prêtres sont comme les
eunuques , qui voudroient que tous
les autres hommes leur ressemblas-
sent. Il ne sentoit pas combien les
prétentions des Stuarts étoient uti-
les à la France en cas de guerre
avec les anglois. C'étoit un épou-
vantail , qui ne manquoit jamais de
jetter la terreur parmi eux. Quoi
qu'il en soit , le mal est fait , & le
roi est résolu de donner à sa nou-
velle éminence la premiere riche ab-
baye qui viendra à vaquer ; c'est de
quoi vous pouvez l'assurer. J'ai pitié

de

de cette malheureuse famille , qui a été pendant tant de siecles le jouet de la fortune. La France ; qui a toujours été l'asyle des princes malheureux , n'abandonnera pas ceux-ci. Si elle ne peut les rétablir sur le trône de leurs ancêtres , du moins elle leur fournira toujours les moyens de vivre avec dignité , & d'une manière digne de leur rang.

Les religieuses de St. Cyr m'ont prié d'obtenir pour elles un corps saint pour mettre dans une nouvelle chapelle , qu'elles viennent de bâtir. Voulez-vous bien , mr. le duc , vous charger de cette bonne œuvre. La cour de Rome n'est pas avare de ces sortes de présens , & elle vous l'accor-

l'accordera sans peine : mais gardez-vous bien d'envoyer à ces bonnes filles un saint avec deux jambes gauches comme le St. Olive des capucines. Je ne puis m'empêcher de rire en écrivant ceci : c'est une plaisante commission pour un ambassadeur & un philosophe.

Le clergé de France devient de plus en plus turbulent : s'il étoit le maître, il renouveleroit les *dragonades* de Louis XIV. Mais grace au ciel, notre roi très-chrétien n'est ni dévot ni persécuteur, il n'a, dit-il, aucun pouvoir sur les consciences, & n'en veut point avoir. Le bon prince ! Pour moi, je hais les prêtres intolerans, & si j'étois souveraine, je ne persécuterois

dez.
anes
au-
uci-
rire
lai-
ffa.
de
le
des
no-
ni
u-
ut
ur
s,
é-
is

uterois que les persécuteurs. Vous pensez comme moi, mr. le duc ; & je vous prie, au nom de la raison & de l'humanité, d'éclairer leurs intrigues à Rome, & d'éteindre les premières étincelles de cette guerre sacrée qu'ils ont tant d'envie d'exciter.

Je vous prie de faire mes tendres compliment à mde. la princesse Pamphili : c'est une femme bien estimable, quoiqu'italienne. Je vous prie de vous bien porter, & d'aimer toujours ceux qui vous aiment.

Je suis, &c.

LETTRE XLII.

Au comte de FRICE.

1750.

TOUTE la France pleure avec vous la perte du grand homme qui lui a fait tant d'honneur. Il étoit vieux & accablé d'infirmités : la mort étoit un bien pour lui : il n'y a que l'état qui soit à plaindre d'avoir perdu son défenseur. Tous les bons françois sont dans l'affliction : le roi qui la partage, veut vous donner des marques de son estime pour le maréchal de Saxe, & l'honorer encore après sa mort dans son neveu. Il vous laisse le château de Chambord avec toutes ses dépendances, & les mê-

les priviléges dont feu votre oncle
n'avoit. Quant à sa pompe funé-
bre, il en fera les frais d'une maniere
gigne de lui, & du héros qu'il re-
vêttra. Il auroit bien voulu lui don-
ner une place dans la sépulture des
rois de France. Mais comme il est
mort luthérien, les préjugés de no-
tre religion ne permettent pas à ce
bon prince de lui donner cette der-
niere preuve de sa reconnoissance. Il
sera donc enterré selon ses desirs dans
le temple de St. Thomas à Stras-
bourg; & je ne doute pas que dans
le transport des tristes restes de ce
grand-homme, les peuples n'accou-
rent en foule sur la route pour don-
ner à sa mémoire des larmes sembla-
bles

bles à celles qui furent versées pour le maréchal de Turenne.

Quant à moi, monsieur, je l'honorerai toujours en vous; & j'ose dire que vous lui ressemblerez un jour. Quand il se présentera une occasion de vous servir, je vous prie de ne pas accorder à d'autres le plaisir de vous obliger. Je suis très-sincèrement, &c.

LETTRE XLIII.

A mr. de la BEAUSSIERE. 1749.*

JE suppose que vous êtes encore à Paris. Aussi-tôt que vous recevrez cette lettre, ne manquez pas de porter deux-cents louis à l'adresse

* Son Intendant.]

pour la jointe , & d'assurer la personne à
 qui vous les remettrez de toute mon
 temps. Le malheur des tems m'empêche de faire mieux ; mais j'espere
 avoir le plaisir de l'obliger plus soli-
 tement une autre fois. En attendant ,
 je penserai à quelque place qui lui
 convienne , &c.

LETTRE XLIV.

la duchesse d'ETRE'S. 1750.

749
pre
ece
pas
resle
ci
E vis hier mr. le comte , qui me
 fit des complimentens pour vous &
 pour lui : il m'affura que vous vous
 sortiez bien , ce qui est le principal ;
 car je vis dans mes amis.

Nous venons de recevoir une triste
 nouvelle. Le brave Maurice est mort

F 3 dans

dans son château de Chambord : ce
te perte est un malheur public. On
dit que feu le maréchal de Villars
apprenant que le duc de Berwick avait
été tué au siège de Philipsbourg
il s'écria : *Cet homme a toujours été*
heureux. Le pauvre Saxe n'a pas
ce plaisant bonheur des héros ; car
il est mort dans son lit comme une
vieille femme, & tel que mr. de Cen
tinat, ne croyant rien, & peut-être
n'espérant rien *.

J'ai eu occasion de le voir souvent
& je crois avoir bien saisi son caractère. Il n'étoit grand qu'à la taille
d'une armée ; partout ailleurs il avoit
les petitesse des ames vulgaires, &

Trop sévère.

qui me rappelle le mot de la Bruyere, qu'il est difficile d'être héros aux yeux de son valet-de-chambre. Ce sont ses débauches qui l'ont tué encore plus que la vieillesse, ou les fatigues de la guerre ; & il n'étoit pas délicat dans ses plaisirs. Dans les deux dernières années de sa vie, c'étoit un cadavre ambulant, dont il ne refloit plus rien que le nom. Cependant, malgré tous ses défauts qui sont l'apanage de l'humanité, c'étoit un grand homme à qui la France doit peut-être sa conversation, & qu'elle ne sauroit trop regretter. Il ne sera pas enterré à S. Denis, parce que les prêtres disent qu'il étoit hérétique. Pour moi, j'aime de pareils hérétiques,

ques , & je souhaite que Dieu nous en envoie encore un semblable. Je vous aime aussi , madame la duchesse ; mais je ne vous vois pas assez souvent. Je suis , &c.

LETTRE XLV.

• *A la même.*

J'ALLAI hier pour vous voir , & l'on me dit que vous étiez au Palais-royal. J'y courus & ne vous trouvais pas. La duchesse étoit occupée d'une maniere que nos jolies femmes de Paris trouveroient supérieurement ridicule : devinez à quoi. Elle brodoit des manchettes pour son beau duc. Il y a une certaine princesse dans Homere , qui va à la fontaine laver

laver les chemises de ses frères , & elle se plaint qu'elles sont trop sales : mais dans ces tems simples , les princesses avoient des mains de paysannes , ce qui n'est plus à la mode aujourd'hui. La duchesse me fit beaucoup d'amitiés , & nous parlâmes de vous comme vous méritez qu'on en parle. Je vis avec une certaine vanité qu'elle vous estime autant que moi , & je l'en estime davantage.

J'ai vû cette misérable rapsodie sur le maréchal de Saxe. S'il vivoit encore , il rougirait de la maniere plâtre & ridicule dont on le loue. Pour moi , je crois qu'il n'y a que ceux qui sont capables d'imiter les grands hommes qui soient capables de les

bien louer, & je prends l'éloge d'un
sot pour un affront.

Mais à propos de ce pauvre Saxe,
il avoit quelquefois des idées singu-
lières. Je lui demandois un jour pour
quoi il ne s'étoit jamais marié. Ma-
dame, dit-il, *comme le monde va à
présent, il y a peu d'hommes. dont je
voulusse être le pere; & peu de femmes,
dont je voulusse être l'époux.* Cette ré-
ponse n'étoit pas galante, mais pour-
tant il y a quelque apparence de ra-
son. Il disoit aussi qu'une femme n'é-
toit pas un meuble propre à un sol-
dat. Malgré cela, il entretenoit des
filles, qui à la fin l'ont tué, & c'est
une comédienne qui lui a donné *le coup
de grace*: jugez par là de ses com-
pagnies.

Nous

Nous aurons ici samedi prochain une représentation de *Mahomet* : venez-y apprendre avec moi à détester la superstition & à admirer Voltaire.

Nous avons mille fesours de vers, mais nous n'avons qu'un poëte. Il vint hier matin me rendre ses hommages : mais s'il me traite en reine, je le reçus aussi mieux qu'un roi ; car il faut honorer les grands talens. S'il ne croit pas en Dieu, comme on le dit, tant pire pour lui : cela n'empêche pas qu'il ne soit grand homme, c'est dommage qu'il devienne vieux.

Dites à mr. le duc que je le hais, parce qu'il est venu ici sans me voir, on diroit que les hommes estimables me fuient, pour me livrer à une trou-

pe d'animaux à figure humaine, qui m'ennuient, & que je méprise. S'il se repent, & repare sa faute au plus tôt, je pourrai peut-être lui pardonner. Portez-vous bien, ma chère duchesse, & soyez toujours gaie, si vous voulez toujours être belle : la tristesse enlaidit, &c.

LETTRE XLVI.

A madame de la POUPLINIERE.

JE ne m'imaginois pas, madame, que nous aurions jamais quelque chose à nous dire. Vous m'avez écrit une lettre violente, & je vous ferai une réponse modérée. Je sais que vous êtes depuis quelque tems à la

tête

tête des belles femmes qui ont des
desseins sur le cœur du roi : vous le
suivez par-tout : il vous trouve tou-
jours quelque part en embuscade pour
le surprendre , & cela nous fait rire.
Je vous en demande pardon , mada-
me , il faudroit plutôt plaindre la fo-
lie que d'en rire. Vous faites plus au-
jourd'hui , vous m'insultez par une
lettre qui n'a ni sens , ni justice ,
comme si j'étois le seul obstacle qui
s'oppose à votre ambition. J'ai le
malheur , madame , de ne pas connoî-
tre tout votre mérite ; & quoique
vous ayez fait tout votre possible
pour le faire connoître au roi très-
chrétien , il n'en fait pas davantage
que moi.

Vous

)

Vous êtes la femme d'un homme riche & estimable ; tâchez de ne plaire qu'à lui : mais si vous vous obstinez à vouloir plaire au prince, travaillez paisiblement à ce beau projet sans vous fâcher contre moi, qui n'ai pas l'honneur de vous connoître, ni de vous estimer. Voici la premiere fois que je prends la liberté de vous écrire ; ce sera aussi la dernière. La charité m'a dicté cette lettre ; & si la folie d'une femme n'est pas un mal incurable , je souhaite qu'elle produise un bon effet. Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE XLVII.

A mr. CAMPBEL.

JE suis très-sensible au souvenir du prince Edouart, & à toutes vos honnêtetés ; mais j'ai peur que l'affaire qu'il médite ne soit bien difficile : je ferai cependant tout mon possible pour le servir par estime pour lui & pour son illustre maison. Le roi, qui ne l'a éloigné que par force & en gémissant, n'abandonnera jamais ses intérêts : c'est de quoi vous pouvez l'assurer. Son mariage avec la princesse de Modene seroit un petit équivalent de ses prétentions, & lui fourniroit un établissement : on

ne

ne négligera rien ici pour le faire réussir. Il a fait tant pour nous, que nous sommes obligés par reconnoissance de faire quelque chose pour lui. Il y a des gens, & même des françois, qui disent que jamais le roi n'a eu de sérieuse intention de le rétablir sur le trône de ses ancêtres, & qu'il ne l'a envoyé en Ecosse que pour servir d'épouvantail aux anglois. Je fais de bonne part que ces gens-là mentent. La France n'a pu le soutenir comme elle auroit voulu : les ennemis étoient maîtres de la mer, & l'on n'a jamais pû faire passer dans la Grande - brétagne les troupes destinées à supporter sa cause & celle de ses amis. Dans une nouvelle guerre (car les

les deux nations, qui se haïssent reciprocement, ne sauroient vivre long-tems en paix) dans une nouvelle guerre, dis-je, on trouvera peut-être une occasion plus favorable. En attendant, le roi, qui aime le prince Edouard, & le plaint, est résolu de le servir de tout son pouvoir.

Est-il vrai qu'il a été attaqué près de Francfort par des assassins masqués; qu'il en a tué un, & blessé dangereusement deux autres? Sa bravoure est bien connue; mais il est triste pour lui d'être obligé de l'exercer contre des vils meurtriers: ces scélérats étoient-ils anglois?

Je vous prie, monsieur, de lui présenter mes respects & mes services.

Sa

Sa cause est la cause des rois , & si je pouvois contribuer selon mon petit pouvoir à la faire triompher , je regarderois certainement cette action comme la plus belle de ma vie.

Je suis , &c.

LETTRE XLVIII.

A mr. de PUISIEUX , ministre d'Etat.

1750.

JE suis étonnée de ces chicanes des Espagnols. La France n'a-t-elle pas assez fait pour eux ? Louis XIV. après plus de cinquante ans de regne & de gloire , s'est vu sur le bord du précipice pour s'être obstiné à soutenir le roi que le dernier prince de la maison

maison d'Autriche avoit nommé pour son successeur, & empêcher le démembrement de leur monarchie. Louis XV. a fait une longue & sanglante guerre, qui n'a été utile qu'à Dom Philippe par l'établissement honorable qu'on lui a procuré en Italie. Tant de services rendus à l'Espagne aux dépens de la France sembleroient exiger quelque reconnaissance. Cependant elle s'obstine à nous refuser comme à toutes les autres nations l'entrée de ses ports d'Amérique, sans faire la moindre différence entre ses amis & ses ennemis. On peut dire même que les anglois sont plus favorisés que nous par l'avantageux

vantageux & important traité de l'*Assiento*.

L'ambition & la vanité de Louis XIV. ont été satisfaites : il a assuré avant sa mort la couronne d'Espagne à sa maison : mais trop souvent l'ambition & la vanité des princes font le malheur des peuples ; comme il est arrivé par cette espece d'union des deux monarchies. Jusqu'à cette époque la France avoit presque toujours été en guerre avec l'Espagne ; & l'a-voit tellement épuisée , que Charles II. fut obligé de faire de la fausse monnoie : nos corsaires enlevoient ses gallions , & nos colonies subfistoient aux dépens des siennes. Mais tout est changé depuis qu'elle a un roi de

la

la maison de Bourbon : délivrée d'un ennemi redoutable ; elle augmente tous les jours sa puissance , & reparoîtra bientôt avec son ancienne splendeur par l'intime alliance des deux couronnes : nous nous battons , & nous épuisons pour elle.

Voilà , monsieur , quelques-unes des instructions qu'il seroit peut-être à propos d'envoyer à notre ambassadeur à Madrid pour lui servir de guide dans sa présente négociation ; si toutefois vous l'approuvez. Le désir d'être utile & de plaire au roi l'emporte , depuis que je suis ici , sur mon inclination naturelle ; car je n'aime pas la politique , & d'ailleurs cette étude ne convient guere à mon sexe.

sexé. Cependant il faut que je m'en mêle, pour ainsi dire, malgré moi, car autrement avec vous, messieurs, je n'entendrois pas la langue du pays.

Je vous prie de m'envoyer votre courrier avant de l'expédier : j'ai un paquet de compliments à lui donner pour quelques *doms & donnees*, &c.

LETTRE XLIX.

A la comtesse de Noailles.

JE plains & j'admire le courage de cette pauvre petite Vaubonne, qui s'est empoisonnée volontairement pour ne pas être obligée de coucher avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Cette pauvre fille a donc été la victime de la lâche avarice de ses parens.

Qu'il

Qu'il étoit cruel de la forcer à épouser un vieux singe de soixante ans avec un œil de verre & une jambe debois ! C'étoit renouveler le supplice de ce Mézence, qui lioit les vivans avec les morts. On dit qu'ayant été conduite dans la chambre nuptiale, elle se retira dans un cabinet voisin tandis que le monstre se déshabilloit, & que là elle prit un verre de poison qui la tua en un quart d'heure de tems. Je n'aprouve nullement le suicide : j'espere cependant que Dieu lui a fait grace : c'est plutôt le crime de sa famille que le sien.

Je vis hier l'ambassadrice de Venise, qui vous aime & vous loue beaucoup : je l'en estime davantage, car

il

il faut avoir du mérite pour le discerner dans les autres. On vient de déclarer la grossesse de madame la dauphine, & tout le monde est dans la joie; réjouissez-vous aussi & aimez-moi, &c.

LETTRE L.

A la même.

IL est arrivé cette nuit une aventure qui a causé beaucoup de confusion, & qui est singuliere: je m'en vais vous le dire. Un homme a pénétré, je ne sais comment, dans l'appartement de madame, tandis qu'elle étoit couchée & endormie; s'est jetté sur son lit & l'a embrassé. Aussi-tôt voilà la pauvre princesse qui

qui se réveille, se débat, & jette les hauts cris. On accourt, & on la trouve qui étoit tombée dans la ruelle, étroitement embrassée par cet homme qui ne vouloit pas lâcher prise. On l'a conduit en prison dans le dessein de le punir de sa témérité : mais après quelques recherches on a trouvé que c'étoit un somnambule qui occupe une petite charge à la cour, & qui ne manque jamais de courir toutes les nuits en dormant, à moins qu'on ne l'enferme avec soin. On l'a donc relâché, & chacun rit de cette aventure, excepté madame, qui paroît un peu confuse.

Voilà la nouvelle du jour. Votre Mairan a présenté son livre au roi,
T O M. III. H qui

qui l'a bien reçu. Mon dieu, qu'il a l'air bête ! & cependant tout le monde dit que c'est un grand homme : au reste tous ces géometres ont l'air fort. On m'a raconté une petite anecdote au sujet de cet homme-là, qui m'a bien fait rire. Le feu avoit pris par hazard à sa maison, & étoit près de pénétrer au second étage, où il travailloit tranquillement à ses cercles & à ses triangles. On court lui dire de se sauver sans délai, s'il ne veut pas avoir le plaisir d'être brûlé tout vif, & de donner ses ordres dans ce cas pressant. *Parlez à ma femme,* dit-il, *je ne me mêle pas de cela.* Sur quoi il se remet à rêver à la lune comme auparavant. On a été obligé de

l'ar-

l'arracher de force de son cabinet,
& de l'emporter hors de la maison :
quels animaux !

Je m'en vais à la messe, & je prierai Dieu pour la pauvre cousine. Est-elle donc toujours si malade ? Si elle venoit à mourir , je plairdois tous les honnêtes gens qui l'aiment. Adieu : aimez - moi toujours davantage , & dites - le moi souvent , &c.

LETTRE LI.

A la duchesse d'ETRE'ES.

CE fou de Bâville est revenu de l'île ténébreuse , & il parle avec enthousiasme des angloises. Les philosophes de ce pays-là , dit - il , ont

G 2 éclairé

éclairé le monde, & les femmes l'embellissent. Mais, lui disoit le roi, on prétend que ces angloises sont fort pâles. *Ah, sire, reprit cet original, c'est la couleur de la tendresse & de la volupté ; & si je n'avois que trente ans, je craindrois plus ces joues pâles que nos visages rouges de Paris. Si le paradis de Mahomet existe, ce sont sûrement des angloises qui font le bonheur des saints.*

Ce qui étonne Bâville, c'est que les anglois n'ont pas de bons vers galans ; car, dit-il, les belles femmes devroient inspirer les belles pensées. Il se propose dans vingt ans d'ici de faire un second pélerinage en Angleterre, pour voir si les filles ressemblent à leurs meres. Il nous amuse

tous

tous les jours par ses folies : en un mot, il est dans le même enchantement que s'il sortoit du palais d'Armide. Il dit qu'à son arrivée à Londres, la sombre humeur des hommes pensa lui donner des vapeurs, mais que la beauté, l'esprit & les graces des femmes dissipèrent bientôt sa mélancolie. Malgré tous ses éloges, il trouve cependant un grand défaut dans ces aimables femmes ; c'est qu'elles aiment trop nos modes. Tant que les angloises, dit-il, ne seront qu'angloises, ce sera un sexe divin ; mais bientôt elles voudront être françoises, & alors les françoises vaudront mieux qu'elles.

Je crois après tout que ce n'est pas

G 3 abfo-

absolument à tort qu'il loue tant les femmes de ce pays-là : j'en ai vu qui étoient charmantes, mais peu d'hommes agréables. Ce Bâville ne vous pas pourtant oubliée : il se ressouviend qu'il a laissé à Paris un petit visage de déesse, qu'il se propose d'aller adorer bientôt. Que Dieu le conduise ! il commence à m'ennuier. Je me propose aussi de vous aller surprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas. Adieu, ma chère ; je vous aime tendrement.

LETTRE LII.

Au marquis de ST. CONTEST 1750.

LA retraite de monsieur de Puiseux laisse vacant le départe-

ment

ment des affaires étrangères. C'étoit un bon ministre : le roi en veut encore un meilleur, & vous êtes celui qu'il a nommé. Vous avez fait la paix ; venez la conserver, ce qui est encore plus difficile. Les hollandais vous regretteront parce qu'ils vous estiment : mais je ne m'imagine pas que vous les regretterez. Le maréchal de Bellisle dit que l'ambassade d'Hollande est la plus difficile & la plus désagréable de toutes. Dans les autres cours on a affaire à des princes d'un tour d'esprit généreux : mais chez ces marchands, qui foulent aux pieds le crucifix * au Japon pour gagner de l'argent, les

G 4 négo-

* Incroyable !

négociations se ménagent comme une affaire de commerce ; & ils traitent avec les rois comme avec leurs correspondans , toujours attentifs à ce qu'ils peuvent gagner. Quittez donc, monsieur , ces froids bataves , pour venir honorer votre patrie par des talents & des lumières que le roi veut récompenser. Je vous ai en mon particulier des obligations , qu'il acquittera pour moi , &c.

LETTRE LIII.

Au comte d'ALBEMARLE 1750.

MYLORD , j'ai appris qu'avant hier , dans une grande compagnie & à la fin d'un grand souper , vous avez tenu sur mon compte des propos

propos qui ne sont ni vrais, ni convenables à la dignité d'un ambassadeur. Tout le monde fait que vous êtes homme de plaisir ; mais je ne savois pas que vous fussiez capable d'en prendre à déchirer une femme absente, qui n'a pour vous ni haine, ni estime. Si vous étiez sujet du roi, je me vengerois en vous méprisant en secret. Mais comme vous êtes l'ambassadeur d'une nation respectable, souffrez que par égard pour elle, & non pour vous, j'expose ici votre injustice.

Votre mémoire & vos plaintes sur le rétablissement de la marine françoise ont été lus dans le conseil, & on les a trouvés supérieurement ridicules.

culs. C'est comme si vous trouviez mauvais qu'un homme qui a la fièvre prenne le quinquina. Le ministre m'a montré ce beau mémoire, & je lui en ai dit mon sentiment d'une manière allégorique par cette fable :

La paix étant faite parmi les animaux, le loup dit au hérisson, pour quoi ne te défais-tu pas de tes pointes ? j'y consens, replique celui-ci, pourvu que tu commences par t'arracher les dents.

Voilà, milord, tout ce que j'ai dit, & que j'ai dû dire, quand j'ai été consultée. La fable vous a déplu; & pour vous en venger, vous m'avez calomniée. Ce procédé n'est ni généreux, ni honnête, surtout de

la part d'un étranger , qui ne me connoît pas du tout ; & que je ne me soucie pas de connoître. Je doute fort que le roi d'Angleterre , votre maître , vous ai envoyé ici pour cela. J'estime votre nation , & c'est pour cela que je souhaiterois que celui qui la représente ici fût vrai & décent , & que la table qui fait ses délices ne fût pas un rendez-vous de satire mal-honnête.

Pardon , mylord , de la liberté que je prends : si vous continuez à mal parler , je n'en ferai pas surprise ; mais je ne m'en plaindrai plus.

Jesuis , &c.

LETTRE LIV.

*Au marquis de ST. CONTEST, ministre
d'état.*

JE n'aime pas cette affaire de Valbure : il falloit l'encourager, & non l'anoblir. Voilà donc un habile négociant transformé en petit gentilhomme. Malgré tous les beaux raisonnemens qu'on apporte pour anoblir le commerce, je ne crois pas que cela soit à propos dans une monarchie absolue. Un marchand devroit se rendre respectable par son honnêteté & les services qu'il rend à l'état, sans chercher des distinctions par des parchemins stériles, qui ne font que le rendre ridicule. Vous connoissez

le fameux Bernard : il a de même obtenu le titre de comte ; mais personne ne le lui a donné. Dans un état monarchique il y a deux ordres essentiellement séparés & distingués, les nobles & les roturiers : les fonctions des premiers sont de le défendre, & celles des seconds sont de le nourrir & de l'enrichir ; sans jamais aspirer à des honneurs inutiles , qui ne sont pas faits pour eux. Je n'ai jamais engagé le roi , & je ne l'engagerai jamais à anoblir personne : mais je ne suis pas toujours consultée.

Cette affaire de la vanité , qui n'est rien en elle-même , peut devenir dangereuse par ses conséquences ; puisqu'on paroît actuellement disposé à anoblir

anoblir tous ceux qui se distinguent dans le commerce, ce qui jettera nécessairement la confusion dans tous les ordres de l'état, & amènera peut-être une révolution dans le gouvernement. Dans une monarchie le roi donne un coup de pied à son premier ministre; celui-ci aux grands officiers de la couronne, qui le rendent à leurs inférieurs; c'est une réaction continue entre les différens ordres de la nation, & se termine aux derniers des sujets. Dans les républiques c'est autre chose; celui qui se trouve à la dernière place peut parvenir à la première; & par-là il y a toujours une sorte d'égalité subsistante entre tous les membres de la société, ils sont tous

tous citoyens ; il n'y a par la constitution aucune distinction permanente entr'eux ; ils sont tous nobles & législateurs. Si en France on vient à confondre les ordres de l'état, si un marchand peut devenir gentilhomme, & continuer son commerce, toutes les distinctions seront abolies, & par degrés la monarchie se changera en république. Voilà ce que l'on doit craindre, & ce que je crains. Continuez, monsieur, à bien servir le roi, & à l'éclairer : c'est un bon prince, mais quelquefois trop facile ; toujours disposé à faire le bien, mais sujet à trop écouter des conseils qui lui semblent utiles, & dont il ne prévoit pas les mauvaises conséquences. Pour moi,

[160]

moi , je vous seconderai en tout ce qui me paroîtra raisonnable & conforme à la nature du gouvernement françois. Si je me trompe , ce ne sera pas ma faute : tout homme impartial me pardonnera des erreurs involontaires. Mes tendres compliment à mde. la marquise : je serois bien aise de la voir ; embrassez-la pour moi.

LETTRE LV.

A mr. de PAULMI, ministre d'état.

1750.

JE suis bien aise , monsieur , que le
J roi ait pensé à vous. Il vous a
appelé au ministere , parce qu'il
vous croit bien capable de le servir ;
je

je le crois aussi, & je n'ai eu garde de blesser la vérité en parlant contre vous. Si vous remplissez les devoirs de l'emploi pénible, dont il vous a honoré, avec une exactitude égale à vos talens, il sera satisfait ; c'est toute la reconnoissance que je vous demande. Vos prédécesseurs ont mis beaucoup de confusion dans votre département : on espere que vous corrigez les abus.

Madame de Paulmi est venue ici en cérémonie pour me remercier : je n'aime pas ces complimens. Je tâcherai toujours d'obliger le mérite ; & quiconque se rend digne de ce que je fais pour lui, n'est pas ingrat : pourquoi me remercier d'avoir été juste ?

Je

Je vous prie de passer samedi chez moi avant d'aller au conseil. On doit y agiter une question importante, à laquelle je m'intéresse vivement : mais je crains ces têtes froides de nos ministres, qui à force d'être prudentes sont souvent déraisonnables. Le sénéchal de Brézé, voyant un jour Louis XI. à cheval, dit, que *ce cheval portoit le roi & tout son conseil*; parce que ce prince ne consultoit personne, & il s'en est quelquefois bien trouvé. C'est l'usage dans toutes les assemblées de décider à la majeure : il vaudroit souvent mieux décider à la mineure, & je ne doute pas que vous ne pensiez comme moi. Adieu, monsieur, si ce que vous appellez ma faveur

ez
oit
à
ais
i-
es
ur
1
3
faveur peut vous être utile, je vous
prie de vous adresser toujours à moi;
c'est moi que vous obligerez, &c.

L E T T R E L V I.

A la comtesse de BRE'ZE'.

IL y a huit jours, il y a un siecle,
que je ne vous aie vue, ma belle
comtesse : vous êtes bien cruelle.
Croyez-vous donc que je puisse vivre
si long-tems sans voir les personnes qui
me sont cheres ? Je suis jeune, je suis
belle, à ce qu'on m'assure : tout
le monde m'adore, ou du moins en
fait semblant ; & cependant je m'en-
nuie. J'ai une mélancolie secrete,
que rien ne peut distraire, excepté

la

la présence des personnes que j'aime. Quel vuide affreux dans cette grandeur & ces plaisirs des cours, que les ignorans désirent sans les connoître! Je crois en vérité que je deviendrai philosophe, & qu'après avoir bien connu les vanités du monde, je finirai par les mépriser. Venez vite m'embrasser & me consoler.

Le cardinal de Rohan est donc mort, ce prêtre ambitieux qui a tué Louis XIV. en le tourmentant par des scrupules qu'il n'avoit pas lui-même, & l'a fait mourir perséiteur. J'aime sincèrement la religion: mais j'ai de la peine à aimer ses ministres,

nistres, surtout depuis que je les connois.

J'ai vû votre d^{le}. de la Loubere ; elle est jolie & aimable : je prendrai soin d'elle pour l'amour de vous, pourvu qu'elle en soit digne. Adieu, je baise votre joli visage : ne manquez pas de l'apporter ici quelque jour de cette semaine, &c.

LETTRE LVII.

Au marquis de VANDIERE. 1750.*

POURQUOI, mon frere, ne vous ai-je pas vû depuis quinze jours ? Tandis que vous vous occupez peut-être de vos plaisirs, je m'oc-

* Depuis *marquis de MARIGNI*.

cupe de vos intérêts. Venez incontinent remercier le roi, qui vous a nommé contrôleur de ses bâtimens. Cette place est comme celle de Pétrone : vous devez être l'arbitre des élégances, & encourager les beaux-arts. Mais pour cela vous serez obligé de les étudier, sans croire ces petits flatteurs qui assiègent les gens en place, & les louent effrontément des bonnes qualités qu'ils n'ont pas, Voltaire dit si bien cela :

Que son mérite est extrême!
Que de graces, que de grandeur!
Ah ! combien monseigneur
Doit être content de lui-même!

Pour votre honneur & le mien, ne foyez pas, ce monseigneur-là : j'ef-

pere

pere que vous vous rendrez digne
des bienfaits du roi.

Je vous envoie quelque chose pour
ma petite Alexandrine : ne venez pas
ici sans la voir & l'embrasser pour
moi. Donnez cinquante louis à sa
gouvernante : j'aime cette femme-là,
& je suis très-contente de ses soins.
Je ferai sûrement quelque chose pour
elle ; car il faut être juste, & récom-
penser le mérite. Adieu, mon cher
frere, je vous attends & vous em-
brasse.

LETTRE

L E T T R E L V I I I .

Au duc de MIREPOIX. 1751.

VOS dépêches, mr. le duc, ont paru plus importantes que vous ne l'imaginez ; & nous craignons que ces chicanes au sujet des limites du Canada ne produisent à la fin une rupture. Votre roi George est un allemand, & il nous cherche une querelle de son pays. Les anglois, qu'on traite de mauvais politiques, ont pourtant eu l'adresse, dans le traité d'Aix-la-Chapelle, de laisser ce point indécis, & d'en remettre la discussion à des commissaires ; en conséquence de quoi cette fameuse paix,

qui sembloit assurer le repos de l'Europe pour long-tems, n'est proprement qu'une suspension d'armes, pendant laquelle ils ont le loisir de respirer, & de se préparer à une nouvelle guerre. Mr. de Montesquieu dit que les anglois n'entendent rien à l'art des négociations.

Je ne fais pas ce qu'il dit de ce coup de politique de leur part ; mais la bâvue de nos plénipotentiaires est impardonnable : le piege étoit visible, & pourtant ils y ont donné comme des enfans. Au reste, il faut faire bonne contenance, & ne pas paroître avoir peur. Est-il possible qu'un anglois ait dit en plein parlement, qu'on ne devoit pas tirer

un coup de canon en mer sans la permission de la Grande-Bretagne ? Ce mot est ridicule & insolent : mais il montre l'esprit de la nation, qui a sa justice, comme sa religion, à part. J'ai lu, je ne sais où, que les athéniens fesoient serment de regarder comme des domaines de leur république tous les lieux où il croissoit des vignes & des oliviers. Les anglois ne font pas ce serment, mais ils s'y conforment dans la pratique.

Mylord Albemarle passe ici agréablement son tems. Le roi d'Angleterre, qui l'aime, & je ne sais pourquoi, lui envoie sa leçon toute prête, & il vient la répéter, comme un écolier, au ministre des affaires

étrang.

étrangères. Ce pauvre ambassadeur n'auroit jamais été un marquis, de Bedmar, & c'est celui qui nous convient le mieux. Pour vous, mr. le duc, on espere que vous ferez honneur à votre nation par votre vigilance & vos talens. C'est surtout à présent qu'il vous faudroit les cent yeux d'Argus, pour tout voir & tout observer. Albemarle s'amuse ici à boire : amusez-vous à servir avec zèle votre roi & votre patrie. Adieu, mr. l'ambassadeur ; aimez toujours vos amis, & compétez sur eux.

L E T T R E LIX.

Au marquis de ST. CONTEST. 1751.

VO T R E lettre me surprend, monsieur : cette étourderie de mr. de Beuvron, qui ne seroit pas pardonnable dans un enfant, l'est beaucoup moins dans un ambassadeur. On m'a raconté plus en détail les particularités de cette bizarre aventure. Dans ce *gala* on dansa beaucoup, suivant l'usage d'Allemagne. La princesse, qui ne s'étoit pas épargnée dans cette occasion si chere à la vanité des femmes, fut enfin obligée de se jettter sur un fauteuil pour se reposer un peu. Dans ce moment Beuvron vient lui présenter la main

pou

pour danser encore un menuet : la
 princesse le refuse poliment , & lui
 dit qu'elle est excessivement fatiguée.
 Sur cela Beuvron crie qu'on manque
 à son maître , comme si son maître
 n'avoit envoyé en Allemagne pour
 danser : il ordonne sur le champ une
 chaise de poste , & part à minuit sans
 prendre congé. Cette échauffourée
 est ridicule : le roi en a ri du bout
 des levres , mais il est piqué contre
 lui. Vous recevrez ordre de renvoyer
 ce pointilleux observateur du point
 d'honneur à son premier poste , &
 de lui recommander d'être moins
 vain à l'avenir.

Les nouvelles des Indes sont bien
 agréables : nous avons donc le plaisir

de voir le nom françois respecté aux extrémités du monde. On dit que la ridicule ambassade de Siam flatt plus Louis le grand que n'auroit fait la conquête d'une province. La négociation de mr. Dupleix, qui est venu à bout de fixer le génie inconstant des marates, de s'en faire déclarer le généralissime, & de nous procurer un commerce important & exclusif, est d'un bien plus grand poids, & fera une des plus glorieuses époques de ce regne. Ce Mr Dupleix vit, dit-on, à Pondicherry avec le faste d'une prince asiatique. Il a cinq cens esclaves qui l'accompagnent dans ses promenades, gardant beaucoup plus nombreuse que celle

d'aucun

d'aucun roi d'Europe : il y en a vingt
qui portent son palanquin ; trente
autres sont occupés à chasser les
mouches. Voilà un homme bien
heureux , si toutefois il y a du bon-
heur dans la vanité.

Au reste, il ne faut lui reprocher ni son luxe, ni ses richesses; il a bien servi sa nation, tandis que nous avons ici quarante fripons qui la dévorent, & qui ne vivent avec guere moins de faste. Il faut espérer que la compagnie des Indes va reparoître avec un éclat qu'elle n'a jamais vû dans les plus beaux tems de Louis XIV: mais j'ai peur qu'elle ne le conservera pas long-tems. Les an-

jaloux , & n'oublieront rien pour frustrer nos espérances. Cependant espérons toujours ; c'est au moins un beau rêve ; il ne faut pas se rendre malheureux avant le tems.

Tout le monde est étonné de cette grande révolution. Dupleix n'est pas un homme de génie ; mais il y a des gens qui font de grandes choses avec des talents très-médiocres. Souvent la fortune a plus de part dans les affaires publiques que la capacité des négociateurs.

Il y aura bientôt un grand conseil au sujet des affaires des Indes, comme vous savez ; & par certains mots échappés à quelques-uns des membres qui la composent , j'ai bien peur qu'on

u'on ne gâte tout, & j'ai voulu vous révenir. J'espere que vous soutiendrez dans cette occasion l'honneur de l'état, & que vous ne contribuerez pas par des conseils timides à le rendre méprisable, en sacrifiant des avantages présens par la crainte de quelques inconvénients à venir & incertains. Vous êtes un ministre habile & sûr : on peut compter sur vous. Je vous salue, monsieur ; n'oubliez pas dans vos premières dépêches ce paquet particulier pour le duc de Mirepoix.

Jé suis, &c.

LETTRE LX.

*Au duc de NIVERNOIS, ambassadeur
à Rome.*

1751

VOS lettres me font toujours un grand plaisir : je n'y trouve qu'un défaut, c'est qu'elles sont trop courtes. Vous me traitez comme une jeune femme toute occupée du monde & de ses vanités, que la raison fait bâiller. Si vous pensez cela de moi, mr. le duc, vous vous trompez : je vous regarde comme le plus sage & le plus honnête homme de France : vos lettres m'honorent, m'instruisent, & me donnent une satisfaction pure qu'on ne peut goûter dans le tumulte des cours.

L

Le roi parle souvent de vous avec la plus grande estime , & j'apprends que vos nouveaux romains , quoique si différens des anciens , ont pourtant pour votre génie & vos vertus le respect qu'ils méritent.

J'aurois souhaité être derrière vous à votre dernière audience : le bon Benoît XIV. ne se pique pas tant du titre de saint que de celui d'honnête homme : je l'en aime davantage. Toute l'Europe voit aujourd'hui avec étonnement un pape raisonnable & philosophe. Malgré tout cela , c'est un prêtre , quelque respectable qu'il soit ; & je suis surprise que les rois continuent encore à envoyer des ambassadeurs à des prêtres , qui

actuellement ne peuvent plus leur faire ni bien ni mal ; car aujourd'hui tout le monde commence à montrer les dents à la vieille barbe de Rome. Ses bulles & ses excommunications ne sont plus que des chiffons.

Au lieu d'indulgences & autres saintes bagatelles, vous m'avez envoyé des tableaux profanes, & je les aime mieux : ils sont beaux & bien choisis ; vous excellez en tout.

On espere vous voir aux nôces de mille. de Nivernois : elle est belle comme un ange, sage, modeste, sensible, & pleine d'esprit ; en un mot, digne de vous. Je trouve le comte de

Gisors bien heureux. Le roi ne l'est guere moins par le plaisir qu'il a d'u-

nir de si près deux familles illustres. Ce que j'admire & que j'aime en ce prince, ce n'est pas son rang, ni sa puissance, mais sa bonté : c'est pour cela qu'on adore les Dieux, c'est pour cela qu'on l'adore lui-même. Adieu, mr. le duc ; conservez-moi votre amitié : je crois la mériter par mon estime pour vous.

Je suis, &c.

LETTRE LXI.

A mr. de MONTESQUIEU. 1751.

J'AI reçu votre livre, & je vous en suis très-obligée : il est admirable, & je lui ai donné la première place dans ma petite bibliothèque, qui n'est composée que d'auteurs qui, comme vous,

vous, font honneur à la France, & excitent l'envie des étrangers. Vous méritez le titre de législateur de l'Europe, & je ne doute pas qu'on ne vous l'accorde bientôt unanimement.

Comme j'ai à présent un peu de loisir, causons un peu ensemble. Vous dites qu'il est impossible que la religion chrétienne subsiste encore plus de 500 ans en Europe. Il est vrai que la plupart des prêtres font ce qu'ils peuvent pour la détruire par leur ambition & leur intolérance. Le monde a été longtems aveugle : mais il commence à avoir des yeux & à s'en servir. Je crains sur-tout que les philosophes, qui voient le double des autres, ne soient

soient trop zélés dans cette occasion.

La religion chrétienne est vraie, sainte & consolante : il ne s'agit pas de la détruire, mais de réformer les abus : coupez les branches inutiles, mais ne coupez pas l'arbre. J'ai quelquefois oui parler des quakers d'Angleterre ; j'en aime pas qu'ils se croient inspirés par le St. Esprit pour dire des sottises dans leurs assemblées ; mais j'aime la sagesse qu'ils ont eue de se passer de prêtres. La religion est bonne ; il n'y a que ses ministres qui sont souvent mauvais. Il sera, dit-on, bientôt ridicule d'être chrétien : si cela arrive, ce sera leur faute. D'ailleurs, je vois tous les jours que

que la religion romaine fait de mauvais sujets en reconnoissant une puissance étrangere supérieure à celle du pays : nos évêques ne sont pas françois, mais sujets du pape.

Une pratique , qui m'a toujours déplu dans notre religion , mais qu'il faut pourtant respecter , c'est la confession : comment parler à cœur ouvert à un inconnu , qui se moque peut-être de vous , & qui est peut-être aussi grand pécheur ? Le jeûne , qu'on nous ordonne , ne me plaît pas davantage : c'est l'affaire du médecin . Il est fort bon contre l'intempérance , mais je doute fort qu'un fripon , qui est à jeun , soit plus agréable à Dieu qu'un honnête homme qui a bien di-

né .

né. Je vais quelquefois au sermon,
 & je m'y ennuie : ces saintes haran-
 gues ont produit mille fanatiques, &
 n'ont jamais fait un homme de bien.
 Quant aux sermons de morale , ils
 sont bons , mais inutiles : pourquoi
 exhortez-vous un anglois à devenir
 humble , un fermier-général à deve-
 nir désintéressé ? Il vaudroit autant
 dire à un malade , monsieur , je vous
 prie de n'avoir plus la fievre. Les vi-
 ces sont des maladies de l'ame ; ce
 n'est pas par des sermons qu'on les
 guérira.

Malgré tous les abus & les prati-
 ques qui me paroissent inutiles dans
 notre religion , j'ai pour elle le plus
 profond respect : mais ce respect ne
 m'empêche

m'empêche pas de condamner l'esprit d'intolérance de notre clergé. On dit que les dévots se préparent à vous attaquer, parce que vous avez parlé librement, non pas contre la foi, mais contre la superstition. J'espere que Louis XV. ne sera jamais persécuteur : il est honnête homme, & point du tout dévot. Si toutefois la cabale lui arrachoit quelque résolution violente, cette lettre vous répondra de moi, & vous ne pourrez m'accuser d'y avoir part.

Je vous remercie, Monsieur, de vos compliment : quoique je ne les mérite pas, ils ne laissent pas de me donner quelque vanité, en m'apprenant que vous avez quelque estime

pour

pour moi. Je vous prie de faire mes civilités à madame la duchesse d'Agüillon : elle est bien heureuse de vous voir & de vous parler tous les jours : j'en ai pas la même satisfaction de converser avec des sages, car il n'y en a point ici. Nous n'avons que des automates, & pas un homme, excepté le roi. Venez quelquefois me voir, m'instruire, & me consoler. Je suis, &c.

LETTER LXII.

Au marquis de ST. CONTEST. 1751.

OU, monsieur, j'ai recommandé le marquis de Bonac pour l'ambassade d'Hollande, & je suis bien

bien aise que tout le monde le sache : quoique je ne le connoisse pas personnellement, des gens d'un vrai mérite & que j'estime, en disent tant de bien, que j'ai crû devoir m'intéresser en sa faveur : c'est une dette, que je dois au mérite, & que je payerai toujours. Je sais qu'en général, les militaires ne sont gueres propres aux négociations, parce qu'ils n'ont pas ce caractère souple & pliant, si utile dans les affaires. Mais cette règle a sans doute des exceptions, & mr. de Bonac en est une : il fait se battre & parler. D'ailleurs, ce règne est celui des militaires : Louis XV. n'en a jamais gueres employé d'autres dans les négociations : on employoit au-
trefois

trefois des évêques ; je ne fais pas s'ils valoient mieux. J'espere que Bonac se fera autant estimer des hollandois que vous l'avez été, & se fera je même honneur. C'est la seule reconnaissance que j'attends des personnes que je sers ; c'est la seule que j'ai attendue de vous, & vous n'avez pas été ingrat.

Je suis, &c.

LETTRE LXIII.

*Au comte de MAUREPAS, ministre
de la marine.* 1751.

VOUS êtes, monsieur, le plus ancien serviteur du roi, & vous en devriez être le plus sage. Faut-il qu'une

qu'une femme ait à se plaindre d'un vieillard, qu'elle n'a jamais offensé? J'apprends que vous vous égayez tous les jours dans vos petits soupés, non seulement à mes dépens, ce qui est peu de chose, mais même à ceux de votre maître, que vous devez respecter. Vous vous servez alors d'expressions aussi injustes qu'indécentes, qui ne conviennent ni à votre âge, ni à votre rang. Si vous n'attaquiez que moi, je vous pardonnerais, & vous mépriserais : mais quand un homme, oubliant la décence de son caractère & les loix de son devoir, ose insulter le meilleur des princes, qui l'a comblé d'honneurs & de bienfaits, permettez-moi de vous dire

d'un
fensé?
z tous
, non
ui est
ux de
espe-
d'ex-
ntes,
âge,
quiez
, &
i un
son
oit,
ces,
de
ous
dire

dire que c'est une lâcheté honteuse.

Malgré tous vos torts, monsieur,
je ne serai pas injuste : je reconnoî-
trai sans peine que vous êtes un bon
ministre, & que vous avez bien ser-
vi le roi. Mais vous ne devez pas vous
contenter de le bien servir : votre de-
voir & la reconnaissance vous obli-
gent encore de le respecter. S'il a des
foiblesses, vous n'êtes pas son juge ;
il est le vôtre. Daignez excuser cet
avis, qui vaut mieux qu'un compli-
ment.

Je suis, &c.

LETTRE LXIV.

A la Comtesse de NOAILLES. 1751.

LE saint archevêque de Paris est toujours turbulent, il afflige le roi, & moi en conséquence : il est bien différent de votre grand oncle. Que je hais ces prêtres qui tourmentent ainsi Louis le *bien-aimé* ! mais ils disent que c'est la cause de Dieu.

Il n'y a en France que deux ordres qui osent résister au gouvernement & qui lui résistent souvent avec succès ; la robe & le clergé. Le roi n'a pas assez de fermeté : il a passé sa vie à faire des édits & à les révoquer. Le régent Philippe, qui se moquait

de Dieu &c des hommes, savoit mieux
faire obéir.

Je reçus hier la visite de l'ambas-
sadeur de leurs hautes puissances, qui
me présenta les compliments de la ré-
publique. Les Hollandois sont bien
gauches; mais ils ont un grand mé-
rite: ils sont riches. Le mérite con-
sistoit autrefois dans la valeur & la
vertu; tout change.

On a joué le soir dans l'apparte-
ment du roi, qui gagna beaucoup:
mais il s'est passé une scène qui m'a
déplu. Il avoit devant lui un gros
monceau d'or: voilà subitement que
la manche fait tomber un louis d'or,
& il se baisse pour le ramasser. Le
prince de — qui fesoit sa partie, &

qui avoit observé son action, en renverse sur le champ une centaine de seigneurie, & ne daigne pas y faire attention. Le roi lui dit : Mon cousin, pourquoi ne ramassez-vous pas ce qui est tombé ? Bagatelle, repart son altesse, c'est pour les balayeurs. Sa majesté sentit ce trait de satire & quitta le jeu. Cependant ce même prince fait mieux que personne que le roi n'est pas avare, & qu'il peut l'être. Il n'y a pas encore quinze jours qu'il a payé toutes ses dettes, qui montoient à plus d'un million dans un tems qu'il n'avoit pas de crédit que chez son pâtissier : mais il ne s'embarrasse pas d'être ingrat pourvu qu'il dise un mot piquant

Avez

Avez-vous vu Nolivaux ? Je l'ai chargé d'une petite affaire, qui me tient fort à cœur ; car il s'agit de soulager une famille d'honnêtes gens dont on m'a recommandée : c'est surtout en pareil cas qu'il faut de la diligence : il aura assez de temps de reste pour ses plaisirs.

Mlle. de Randan fait l'ornement de la cour par sa sagacité & sa beauté : toutes les personnes qui vous sont quelconques, appartiennent, sont parfaites comme vous. Adieu ! si vous n'êtes pas une ingrate, ma chère, aimez-moi toujours.

Avez

LETTRE LXV.

A la duchesse d'ETRE'S. 1751

NOUS allons nous réjouir par le rétablissement du Dauphin. Le roi a souffert pendant sa maladie tout ce qu'un bon roi & un bon peuple peuvent souffrir : ces moments ont été les plus tristes de ma vie. M. de Paulmi, qui avoit été envoyé dans les provinces méridionales de France pour examiner l'état des troupes & des forteresses, nous a rapporté son retour, que dans le temps qu'il supposoit les protestans du Languedoc prêts à se revolter contre le souverain, ils étoient assemblés dans

urs temples, où ils imploroient le
V.
el pour le rétablissement de l'hé-
1751 rier de la couronne. Le roi en a
é attendri.

J'ai imaginé une petite fête allé-
rique, pour témoigner mon zèle
ns cette occasion; & je l'ai com-
uniquée au roi qui en a été con-
nt: voici ce que c'est. La sce-
, qui est au château de Belle-
e, représente différentes cavernes
vironnées d'une piece d'eau, au
lieu de laquelle est un dauphin lu-
neux. Quantité de monstres, vo-
llant feu & flammes, viennent
ur l'attaquer. Mais les dieux le
tégent: Apollon descend sur un
age, & frappe ces monstres de

la foudre ; après quoi des feux d'artifice achevent de les exterminer. Dans ce moment la scène change & représente le palais du soleil tout resplendissant de lumière, où le dauphin reparoît dans son premier éclat par le moyen d'une grande illumination.

Je compte, madame, que vous viendrez voir tout cela : c'est une chose ; mais rien n'est indifférent à l'ambition, & cette lettre est comme un billet d'invitation, quoique vous n'en ayez pas besoin. Amenez-vous à Paris, si vous voulez ; tout le monde sera bien reçu pour l'amour de vous, &c.

LETTRE

LETTRE LXVI.

Au Duc de MIREPOIX. 1752.

JE crains bien, monsieur le duc, que vous n'ayez trop de confiance dans les promesses & les protestations de votre vieux roi : tous les hommes sont menteurs, & les rois comme les autres. D'ailleurs supposé même qu'il soit sincérement disposé à vivre différemment en paix, cela n'est pas en son pouvoir. S'il ne met ses sujets aux prises avec des ennemis étrangers, ils deviennent les siens; en quel cas il est forcé d'être injuste pour sa propre défense: N'écoutez donc pas ce qu'on vous dit à la cour, mais ce qu'on dit à la bourse de Londres; car

en Angleterre il n'y a que les marchands qui demandent la guerre, & qui la font déclarer, quand il leur plaît. Vous êtes sur les lieux, & par conséquent plus à portée de faire ces observations.

Le petit marquis m'a montré une de vos lettres, où vous parlez des angloises avec transport : c'est un sujet qui n'est peut-être guere convenable dans un ambassadeur, qui ne deroit jamais parler des belles femmes, de peur qu'on ne le soupçonne de les trop aimer.

Les intrigues & la galanterie peuvent se pardonner à un homme de plaisir, qui n'a rien de mieux à faire: mais je m'imagine que c'est un grand

vice dans un homme public, à moins qu'il n'ait assez de force d'ame pour faire, ainsi qu'Auguste, l'amour par politique.

Il y a actuellement un homme à Londres, qui a fait des vers sanglans contre moi : il a pris, dit-on, la fuite, pour éviter mon ressentiment. Mais il peut revenir : quoique femme, je puis pardonner les injures : je puis même faire du bien à mes ennemis, & les forcer sinon à m'aimer, du moins à avoir quelque estime pour moi. Je voudrois qu'il fût cela : il vaudroit mieux qu'il revint amuser les françois par ses beaux vers, que d'aller scandaliser inutilement des

étrangers, qui le croiront peut-être & le mépriseront.

Je voudrois bien avoir quelques chevaux anglois ; car c'est, dit-on, ce qu'il y a de meilleur dans le pays que vous habitez. Je prendrai la liberté de vous charger de cette petite commission, & je demande pardon à votre excellence de changer un ambassadeur & un duc & pair en ma quignon : mais l'amitié anoblit tout. Choisissez, m'en fix pour un attelage & envoyez-les moi, le plus tôt que vous pourrez.

Vous avez ici des ennemis, qui disent que vous vous occupez plus de plaisir que d'affaires ; & moi je leur dis nettement que cela n'est pas vrai.

le roi me croit parce qu'il vous
tenu. Je me flatte que vous ferez
quelquementir ces messieurs, & que vous ac-
querez à Londres la même réputa-
tion que le fameux d'Estrade acquit
en Hollande dans le dernier regne.
Je desire pour vous & pour moi,
que je regarde l'honneur de mes amis
comme le mien propre. Adieu, seigneur.

LE T T R E . L X V I I .

Au duc de RICHELIEU. 1752.

JE crois, mr. le due, qu'il est
tems de vous parler d'un dessein
que j'ai depuis longtems dans l'esprit,
& dont je vous ai déjà insinué quelque

I 6 chose

chose. Le duc de Fronsac est parvenu à cet âge, où vous songerez bientôt à le marier. Ma fille est dans le même cas, & je serai bien aise de l'établir. Si une grande fortune & de grandes espérances, des grâces, de l'esprit, de la beauté & des sentiments vertueux, peuvent la rendre digne de votre alliance, je croirois la rendre heureuse & moi aussi. Le roi qui vous aime, & vous estime, bien loin de s'y opposer, saisira cette occasion de répandre de nouveaux bienfaits sur votre maison. Voilà mon secret, qui m'est échappé, mr. le duc ; & j'attends votre réponse.

Je suis , &c.

LETTRÉ

L E T T R E L X V I I I .

Au même. 1752.

J'AI reçu, monsieur, votre lettre & vos excuses. C'est un refus honnête, que vous avez tâché d'adoucir avec beaucoup d'adresse; mais je l'entends. Vous dites que votre fils ayant l'honneur d'appartenir par sa mère à l'auguste maison de Lorraine, vous ne pouvez en disposer sans son approbation. Je vous demande pardon de ma témérité; mais pourtant je dois vous dire que ce n'étoit pas une faveur que je demandois; c'en étoit une que je voulois vous faire. Ma fille a tout ce qu'il faut pour

con-

contenter l'ambition d'un prince : malgré cela elle n'est pas digne de l'alliance de l'illustre duc de Richelieu ; il faudra qu'elle prenne patience : Je rougis presque de ma bêtise ; je vois que nous ne nous connaissons pas ni l'un ni l'autre, &c.

L E T T R E L X I X.

À la duchesse de Boufflers. 1752.

VOTRE prince allemand vint hier à mon audience, & m'assassina de ses compliments germaniques. Oh, l'homme maussade ! Je crois en vérité qui n'y a ni graces, ni esprit parmi les allemands ; mais aussi en revanche ils disent que les François n'ont

n'ont point de bon sens. On m'a raconté une saillie du comte de Lestignac à son sujet. Son alteſſe lui ayant proposé de jouer , le comte dit , je le veux , allons , quatre louis la partie. C'est un jeu trop mince pour moi , reprit son alteſſe. Eh bien , cria Lestignac piqué , jouons en un cent de piquet tous vos petits états contre une partie de mes terres. Vous voyez dans cette occasion la vanité qui repousse la vanité : mais après tout il n'y a pas de mal à humilier un peu ces petits princes , qui écrasent leurs sujets pour venir briller à Paris.

Est-il vrai que vous allez marier mlle. d'Frouville ? Heureux celui qui l'aura ! Elle est belle , modeste , &c

& pétrie des graces ; & , ce qui est le grand point en affaire d'amour & de mariage , elle est jeune : baisez-la pour moi.

Mais à propos de mariage , j'ai une grande fille qu'il me faudra aussi bien-tôt établir. Cela doit m'avertir que je deviens vieille , quand même la vanité & mon miroir me diroient le contraire. Quel est le sort des femmes ! Elles ne vivent , c'est à dire , elles ne plaisent que quinze ans tout au plus ; c'est bien la peine d'être belle. Un autre signe de vieillesse dans les femmes , c'est quand leur cœur devient capable d'amitié pour leur propre sexe ; car les jeunes filles n'aiment rien qu'elles-mêmes. Je trouve

trouve aussi ce signe en moi : je vous aime , & peut-être une demi douzaine d'autres avec une tendresse , dont je ne me serois pas crue susceptible. L'amitié est un plaisir dans tous les tems ; mais c'est un besoin dans la vieillesse. Je le sens ce besoin , & cela m'annonce que je suis sur la frontiere.

Adieu , ma chere duchesse ; consolons-nous : Il y a un bonheur propre à tous les âges ; tâchons de le connoître & de le goûter. Je vous embrasse tendrement , &c.

LETTRE LXX.

A la marquise de BLAGNI. 1752.

LE roi a diné hier en public avec la famille royale , suivant l'usage ,

sage, & j'étois présente.. J'admirois avec complaisance la tendre satisfaction qu'il goûtoit à la vue de ses enfans, & cet air de bonté qu'il montre à tous ses sujets. Il a présenté des fruits lui-même à trois ou quatre bourgeois de Paris qui étoient là. C'est un homme charmant. Je lui dis quelquefois que c'est dommage qu'il soit roi, & que cela le gâte. Je vais vous donner un trait récent de sa bonté & de sa politesse.

Il étoit à la chasse jeudi dernier aux environs de Choisi. La fille d'un gentilhomme voisin qui s'étoit promenée à cheval, & s'en retournoit chez elle, vint malheureusement à tomber. Le roi, qui étoit alors à

une

une centaine de pas , apperçut cette chute , & laissant brusquement son cortège , il courut à toute bride au secours de cette fille , sauta à bas de cheval , la releva , lui demanda si elle n'étoit pas blessée , & la conduisit lui-même chez son pere. Ce qu'il y a de plus héroïque à tout cela , c'est que cette fille étoit fort laide.

On dit que Louis XIV. ôtoit son chapeau même à des mendians : j'ai vu vu son successeur l'ôter à des gens qui ne valoient guere mieux. Ce caractère de bonté qu'il a par-tout inspiré l'amour , tandis que l'air de majesté répandu sur toute sa personne inspire le respect , & annonce ce qu'il est.

En

En quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

Le duc de Villeroi m'a raconté une anecdote que vous ne savez peut-être pas. Pendant la minorité, le roi de Perse envoya en France un ambassadeur, qui à sa première audience fut si frappé de la beauté & de l'air de grandeur de ce jeune monarque, qu'oubliant le cérémonial respectueux usité en pareille occasion, il courut à lui, le prit entre ses bras, & l'embrassa avec un transport, qu'on eut bien de la peine à réprimer.

Mais je songe que je vous parle de ce cher prince sans vous parler de vous-même. Vous portez-vous bien? Aimez-vous toujours votre amie?

Pour

Pour moi, je commence à sentir que l'amitié est la vie de l'ame : l'amour est un plaisir pour un tems ; mais l'amitié en est un de toutes les saisons, & je prépare mon cœur à le goûter avec toutes ses délices. Adieu, &c.

LETTRE LXXI.

A la même 1752.

ON dit que vous êtes fort gaie à Villars : n'avez-vous pas de honte d'être gaie dans l'absence de vos amis ? Ce matin à la messe du roi j'ai vû un petit visage charmant, & j'étois près d'aller l'embrasser, croyant que c'étoit le vôtre : mais hélas ! je me trompois. Pensez-vous toujours

toujours à moi? M'aimez-vous toujours de plus en plus? Le marquis est-il toujours gros & gras?

Le pauvre Marigni se porte bien, & vous fait ses compliments : il a un bon cœur, mais sa tête n'y répond pas.

Savez-vous bien, madame, que nous avons un nouveau ministre des affaires étrangères? Ce ministre est le bon homme Rouillé : il n'est pas brillant, mais il est appliqué & honnête homme; le roi l'a pris en attendant mieux. Cependant comme son département est le plus difficile de tous, je ne sais comment il s'en tirera. Les autres ministres n'ont que des ordres à donner; & à moins qu'ils

tou- ne veuillent se distinguer par de grands
 rquis projets, & souvent par de grandes
 sottises, tout est facile : ils n'ont qu'à
 bien, consulter leurs commis, qui pensent
 a un & écrivent pour eux. Les affaires
 vond étrangères sont toute autre chose : il
 que faut que le ministre connoisse à fond
 des les intérêts des princes, leur génie,
 est souvent leurs caprices, les mystères,
 pas ou plutôt les ténèbres de la politi-
 on- que, qu'il sache mentir & tromper.
 en- Voilà pourquoi ce département ne
 son convient guere à un honnête hom-
 de me, & cependant Rouillé l'est ; il
 ti- sera la dupe des autres ; jamais ils ne
 que seront la siennè.

J'ai dessein d'aller voir l'entrée du
 'ils nonce du pape ; vous viendrez sans
 ne doute

doute avec moi. Il faut que vous partagiez mes folies, comme vous partagez mon cœur. On dit que cette entrée sera magnifique. Je considère quelquefois l'orgueil des prêtres, & je m'imagine que le pauvre St. Pie ne s'est jamais mis dans la tête que ses successeurs envoyeroient des ambassades, & se placeroient sans façon au dessus des rois. Cependant les préjugés, qui soutiennent leur grandeur se dissipent peu-à-peu. Le pape, dit Montesquieu, est une vieille idole qu'on encense par habitude : peut-être que dans cent ans d'ici on ne l'encensera plus du tout.

Adieu, ma chère amie ; car ce temps est pour moi plus doux & plus

respectable

respectable que celui de marquise : je
paraisse les levres de rose de votre peti-
par la fille & les vôtres, &c.

LETTER LXXII.

Mr. ROUILLE', *ministre d'état.*

1752.

VOUS avez bien raison de dire
que les dépêches du duc de Mi-
rejuge poix ne sont pas aussi favorables
de ce qu'il se l'imagine. On l'amuse ; on
lui donne des fêtes, & dans l'inter-
dole alle on se prépare en secret à la guer-
peut : voilà ce que je pense & ce que je
l'entends. Il dit que le roi d'Angleterre
a assuré de sa propre bouche de ses
intentions pacifiques : peut-être ce
TOM. III. K prince

prince est-il sincere , mais je ne le crois pas. En vérité ces anglois sont un peuple bien singulier : je ne les ai jamais aimé , quoiqu'on vante leur sagesse & leur générosité : ils sont avides , injustes , & par conséquent ennemis naturels des autres nations. J'avoue cependant sans peine qu'il y a parmi eux des hommes bien estimables. Mais en général ce peuple est extrême en tout , dans le vice comme dans la vertu : un anglois , qui est méchant est un monstre : un anglois qui est bon est presque un Dieu , mais les bons sont rares.

Mr. de Brissac , qui est revenu de ce pays il y a quelques jours , dit qu'il ne commet plus de grands crimes en

Angleterre

Angleterre dans l'espace d'un mois, qu'il ne s'en commet dans le reste de l'Europe dans toute une année, qu'il n'y a que les vieilles femmes qui croient en Dieu & aillent à l'église, & que toute la religion y consiste à haïr le pape & à le brûler tous les ans. Au reste, ce ne sont pas là nos affaires; il s'agit seulement de prévenir les mauvais desseins de cette mauvaise nation contre nous. J'espere que le duc de Mirepoix, qui a du zèle & de la pénétration, ne se laissera pas surprendre, & qu'il nous avertira à temps. Je vous prie, Monsieur, de lui envoyer la lettre ci-incluse.

Je suis, &c.

L E T T R E LXXIII.

Au même.

1752.

LES nouvelles d'Amérique sont fort agréables. Comme il y a toute apparence que ce vaste continent sera le sujet de la guerre, il est très-important d'y faire des amis. J'aime ces honnêtes sauvages, qui ont tant d'estime pour *le capitaine des françois & ses vaillans guerriers*. Ils nous offrent si généreusement *le bras droit de leur brave jeunesse*, qu'il faut bien se garder de le refuser. Leur nation, qui *compte plus de dix mille lunes*, se prépare à regaler leurs femmes & leurs enfans des *caſavres des anglois*, & à

manger

manger sa conquête. Elle l'a juré par *le grand esprit*, en nous donnant *le calumet de paix*. Quoique je n'approuve pas qu'on mange les morts, cependant il ne faut pas se quereller avec ces honnêtes gens pour des bagatelles. J'espére que cette alliance sera plus utile à la France que la vainne ambassade de Siam, dont Louis XIV. fit tant de bruit.

Les françois, que tous les peuples de l'Europe haïssent, envient & imitent, sont pourtant estimés par des hommes barbares à la vérité, mais simples & vrais, parce qu'ils sont bons & humains. La nation françoise est peut-être la seule du monde qui soit bienfaisante par caractère : les au-

tres ne le sont que par caprice , ou par intérêt : aussi un huron ne fait-il pas difficulté de dire : *Un françois est un homme comme moi.* On entend tous les jours parler de soulevemens & de révoltes dans les colonies des autres européens : mais cela n'arrive presque jamais dans les nôtres ; parce que nous avons autant de talent pour nous faire aimer , que les autres pour se faire haïr. Vous avez aussi ce talent , monsieur , quoique vous soyez ministre. Continuez à mériter l'estime du roi & celle du public par vos talents & vos services : les hommes tels que vous sont rares.

J'ai l'honneur d'être , monsieur , &c.

LETTRE

LETTRE LXXIV.

A la Comtesse de NAVAILLES. 1752.

JE ne trouve point du tout extraordinaire la conduite de votre roi allemand. Les princes mêmes les plus mauvais se piquent de rendre la justice à leurs sujets : ils les considèrent comme des animaux qui servent à leurs intérêts & à leurs plaisirs : & ils ne veulent pas qu'ils se dévorent entr'eux, comme on sépare des chiens qui se battent. Les voleurs dans leurs cavernes observent aussi la justice parmi eux : il n'y a rien là d'admirable.

Je n'admire pas non plus la conduite de ce même prince à l'égard

K. 4 de

de mr. de Chauvelin, qui est un hon-
nête homme, & pouvoit lui être for-
utile. Il s'en repentira : les grands
ne fauroient faire de petites fautes,
comme les petits n'en fauroient faire
de grandes.

Je suis fort sensible au souvenir de
mr. l'ambassadeur ; remerciez-le pour
moi dans votre premiere lettre. Je
serois fort charmée de le revoir par-
mi nous : mais il n'y a encore rien qui
lui convienne ; il attendra, s'il lui
plaît. Le roi, qui l'aime, pensera à
lui, ou je me charge de l'y faire pen-
ser. A propos, nous aurons après de-
main une grande chasse, & nous pa-
serons par votre château ; ce qui me
fournira une belle occasion de vous
servir

servir : vous pouvez compter que je ne la laisserai pas échapper.

Nous sommes toujours tristes ici, & le roi sur-tout ; rien ne peut le distraire. Quelqu'un a dit que les gueux sont malheureux parce qu'ils sont toujours gueux, & que les rois le sont aussi parce qu'ils sont toujours rois. Ce mot renferme un sens profond & très-vrai. Je plains Louis XV. parce qu'il est roi : il seroit heureux s'il n'étoit qu'un particulier ; il a tout ce qu'il faut pour cela. Mais la couronne le rend misérable, parce qu'il est bon & sensible. Un prince a deux familles, la sienne propre & la grande famille de l'état ; ce qui fait qu'il a toujours quelque sujet

d'affliction. Du moins le roi très-chrétien est presque toujours dans ce cas : il n'est jamais heureux qu'en espérance, non plus que moi. Mais hélas ! souvent l'espérance n'est qu'un beau songe. Irus, couché sur la paille, rêve qu'il devient puissamment riche ; il commence à bâtir & à vivre en grand-seigneur ; il épouse une femme charmante, & alors le plaisir le réveille, & il se retrouve sur la paille. Voilà l'image de l'espérance.

Je verrai votre niece avec plaisir ; tout ce qui vous appartient, m'est cher. On dit qu'elle est belle & sensible : je l'aime déjà par avance, & je tâcherai de la servir, si elle veut bien me le permettre. Adieu,

très- ma chere comtesse ; embrassez-moi
ans ce donc, &c.

L E T T R E LXXV.

qu'un *au marquis de CURSAY, commandant*
pail- *en Corse.* 1752.

C'EST, monsieur, par recon-
noissance pour les génois que
le roi vous a envoyé en Corse : le
même motif vous engage à les servir,
& tout le monde approuve votre
conduite : Il y a longtems que la
république s'épuise à faire une guer-
re malheureuse aux rebelles ; il faut
y mettre fin. Il ne s'agit pas de bat-
tre les corses, mais de leur donner la
paix, dont ils ont besoin aussi bien
que

que les génois, qu'ils appellent ty-
rans, & qui méritent peut-être ce
titre.

Mais on a peur ici que vos offi-
ciers génois ne gâtent tout ; ils sont
jaloux que des étrangers soient mé-
diateurs dans cette affaire. L'envie,
qui est le foible des italiens, & sur-
tout des génois, mettra souvent vo-
tre patience à l'épreuve, parce qu'ils
voudroient avoir tous les honneurs
d'une paix, qu'ils sont d'ailleurs in-
capables de faire. Méprisez-les, mon-
sieur ; & faites-vous honneur en fe-
sant votre devoir.

Les corses sont à présent à l'é-
gard de la république de Genes dans
le même cas que les hollandois le fu-
rent,

ty-
rent, il y a presque deux siecles, vis-
ce ce avis de leur maître & de leur tyran
Philippe II. Après beaucoup de ba-
tailles & de sieges, les rebelles chan-
gent de nom ; ils ne sont plus des
sujets révoltés, mais des ennemis ir-
réconciliables : alors la force détruit
le droit, & met tout au niveau. C'est
pourquoi les corses demandent beau-
coup, & les génois ne veulent leur
accorder qu'un pardon ; ils parlent
en maîtres irrités contre des esclaves
rebelles : mais ce ton ne se soutiendra
pas. Le grand point est de conser-
ver la souveraineté de la république
& de contenter les corses ; c'est une
affaire très-délicate : on la remet à
votre prudence, & à celle de mr.

Chau-

Chauvelin. L'honneur & la parole du roi sont engagés ; c'est un motif plus que suffisant pour exciter votre zèle.

Quant à moi, monsieur, je vous souhaite sincèrement tout le succès possible : vous êtes bien digne & bien capable de réussir. Je souhaite que la fortune, qui a souvent plus de part dans les affaires de ce monde, que la capacité & les talens, seconde vos efforts, &c.

LETTRE LXXVI.

votre *Mr. de MACHAULT, contrôleur
général* 1752.

VOUS avez dessein, monsieur,
de faire la guerre aux quarante
voileurs privilégiés, qui désolent la
France : j'aime votre courage, & je
ne le blâme pas. On dit que la ri-
chesse actuelle de l'état monte à en-
viron douze-cens millions de livres,
& deux-cens particuliers en pos-
sèdent au moins la moitié. Il n'y a pas
là de proportion, & c'est un grand
abus. Je pense comme vous que le
roi, en accordant aux fermiers géné-
raux les droits d'entrées, n'a jamais
eu,

eu, & ne pouvoit avoir l'intention
ruiner ses sujets. C'est un monopole
qui engloutit insensiblement tous les
fonds du royaume : il est juste de
faire rendre compte à ces messieurs
& je suis persuadée que si cette opé-
ration se fait avec soin & fidélité
elle versera plus de trois-cens mil-
lions dans les coffres du roi. Vous
rendrez par-là, monsieur, un bien
grand service à l'état, & vous ac-
querrez chez la postérité la gloire de
ce Sully, qui étoit si digne de servir
le bon Henri IV. &c.

LETTRE LXXVII.

Mr. ROUILLE. 1752.

VOUS dites, monsieur, que le
 roi a actuellement cinquante
 vaisseaux de ligne, & trente fréga-
 tes: mais n'y a-t-il pas dans ce compte
 un peu d'exagération? N'avez-vous
 pas mis dans le nombre ceux que
 vous avez dessin de faire con-
 struire, mais qui n'existent pas en-
 core? si votre compte est exact,
 mon assure que la France sera en état
 de faire face aux anglois quand il
 plaira à ceux-ci de l'attaquer; & je
 l'espere.

Le pauvre Albemarle observe tou-
 tes

tes vos opérations avec un œil inquiet & jaloux ; mais il n'ose plus se plaindre : en effet il est ridicule de trouver mauvais qu'un homme s'occupât à bâtir chez lui & à agrandir sa maison. Je ne sais pas qui a conseillé au roi de faire cette nouvelle promotion de chefs-d'escadre & autres officiers de mer. Il me semble qu'il ne faloit pas faire tant de bruit : c'est se donner en spectacle au reste de l'Europe, qu'il ne manquera pas d'en prendre ombrage. Au reste , nous n'avons à craindre que les anglois.

Mais, mon cher monsieur , si vous avez enfin un marine , avez-vous aussi des matelots ? C'est là le point capital , & le plus difficile. Les fran-

Il inquiet
se plaint
de trou
'occup
sa mal
seillé a
motion
officien
e faloi
donne
e, qu
embr
crain
vous
vous
point
ran
çois

français n'aiment ni la mer ni le service des colonies, ce qui me fait trembler par avance ; & j'ose dire que jamais la France ne brillera comme puissance maritime. Mr. d'Argenson vient de faire casser la moitié des officiers du régiment de Guienne, qui n'ont pas voulu passer au Canada, ni s'aller faire manger, comme ils disent, par les sauvages : ce caractère d'esprit ne préfigure rien de bon. Je m'imagine donc que le point le plus essentiel est d'encourager le service de mer : mais cela sera bien difficile.

Le vieux Maurepas est jaloux. Il a dit publiquement : „ Mon successeur en fera tant qu'il détruira à la fin la marine françoise. " J'espere que

que vous le ferez mentir. Du moins le roi est très-content, & la nation aime votre zèle. Louis XIV. n'a brillé que l'espace de quatre ans sur l'océan ; si vous y faites briller plus longtemps Louis XV. vous serez un *grand Apollon.*

Jesuis, &c.

FIN DE CE VOLUME.